

Chapitre 3:

La construction du socialisme en U.R.S.S. (1921-1941).

I-Un nouveau départ: la N.E.P. (Nouvelle Politique économique).

A) Le nouveau cours économique et sa signification.

Ce fut au **dixième congrès du parti communiste** de Russie, réuni en mars 1921 (au moment précis de l'assaut sur Kronstadt), que les bolcheviks infléchirent brutalement leur politique économique. À vrai dire le congrès s'occupa essentiellement d'interdire les factions au sein du Parti; mais le dernier jour, un peu en catimini (sans doute par crainte de remous), **Lénine proposa une résolution qui mettait fin aux réquisitions forcées** dans les campagnes: elles furent remplacées par un impôt fixe (payable en nature dans un premier temps, en argent — au moins en partie — à partir de 1924). Un délégué, pas vraiment ravi, parla d'un "Brest-Litovsk paysan". Quelques jours après le congrès, le petit commerce fut libéralisé, c'est-à-dire que les paysans se virent reconnaître le droit de vendre leur récolte en ville. L'on autorisa les paysans à louer des terres pour les exploiter en famille (elles étaient toujours attribuées par le *mir*) et à embaucher des salariés. Cependant les révoltes paysannes ne cessèrent pas avant l'été 1922; plus que la N.E.P., ce furent la grande famine de la Volga, et l'épuisement général des campagnes, qui y mirent fin.

En revanche, bien entendu on ne laissa pas les anciens propriétaires récupérer leurs terres. Au contraire en 1920-1921 le mouvement de redistribution reprit: les paysans pauvres des *kombedy*, forts du soutien désormais efficace des bolcheviks, exigeaient et commencèrent à obtenir leur part. À l'intérieur d'une commune, l'exploitation pouvait être collective ou familiale; les bolcheviks, tout à d'autres problèmes, n'encouragèrent que modérément la première solution, et dans les faits l'exploitation familiale prévalut. Malgré les tensions avec les paysans pauvres cette période marqua sans doute **l'apogée de la commune** paysanne russe: les bolcheviks lui laissèrent toute latitude pour régler les affaires locales.

En fait, durant ces années **l'agriculture russe recula techniquement**, car les paysans étaient dépourvus de matériel agricole moderne (le pays comptait seulement vingt-sept mille tracteurs en 1928); on en revint à des instruments des plus archaïques, comme des araires en bois tirées par des hommes (on manquait terriblement de chevaux, razzés par les différentes

armées durant la guerre civile). Mais le retour à la paix, et surtout les difficultés persistantes d'approvisionnement des villes qui faisaient monter les prix agricoles, permirent aux campagnes de retrouver une (toute relative) aisance, à la grande exaspération des urbains. Évidemment certains agriculteurs, plus courageux ou plus malins, s'en sortaient mieux que les autres, engageaient d'autres paysans pour travailler sur leurs terres, prenaient à ferme de plus en plus de lopins: c'étaient les futurs **koulaks** des années 1930 — ils n'avaient pas de lien direct avec les anciens koulaks, les paysans moyens et riches d'avant 1917: la "répartition noire" était passée par là.

Le thème des koulaks ennemis de la Révolution, que nous avons vu apparaître durant la guerre civile, ne disparut pas dans les années 1920: les autorités l'agitaient chaque fois que se présentaient des difficultés de ravitaillement, c'est-à-dire à chaque récolte car il se refusait à payer les réquisitions au prix du marché. Ces tensions, ces menaces n'incitaient pas les paysans à sortir du rang: il fallait être prudent, éviter de se faire remarquer, car les persécutions pouvaient reprendre à tout moment. De ce fait, le phénomène de la réapparition des koulaks fut bien plus limité qu'on aurait pu s'y attendre. La plupart des exploitations ne produisaient guère plus que le strict minimum nécessaire pour l'autoconsommation familiale et le paiement des impôts. Ce fut pourquoi dans les villes les **difficultés de ravitaillement** ne cessèrent jamais: c'était un cercle vicieux. Au total, la société rurale était quand même très affaiblie face à un pouvoir en voie de renforcement: on allait s'en apercevoir à la fin de la décennie.

La N.E.P. ne toucha pas que les paysans. **En mai 1921 le gouvernement autorisa la création de petites entreprises industrielles privées**, qui devaient employer moins de vingt personnes. En juillet, ce fut le début de la **dénationalisation** des entreprises employant moins de dix personnes (vingt dans certains cas): il y eut plus au total de dix mille entreprises dénationalisées. Les ouvriers furent autorisés à changer d'emploi. L'État continuait à contrôler **l'industrie lourde** et les grandes entreprises; pour l'instant il n'en faisait pas grand-chose, à part exercer une pression persistante sur les petites entreprises privées, lesquelles dépendaient toujours du Gosplan pour leurs relations avec la plupart de leurs partenaires, ne fût-ce qu'à cause des transports. Les bolcheviks n'avaient pas renoncé à leurs projets de trusts, de grands travaux, d'industrialisation accélérée; mais ils n'en avaient pas les moyens et la volonté politique manquait désormais.

Autre aspect essentiel de la N.E.P.: conscient du manque dramatique de capitaux et de moyens techniques, **le gouvernement se mit à encourager la coopération avec les capitalistes nationaux** (l'État afferma certaines entreprises nationalisées, parfois à leur ancien propriétaire) **et même étrangers** (par le biais de concessions à capital étranger minoritaire,

l'équivalent de ce qu'on appelait des *joint ventures* à l'époque de la Perestroïka — ces entreprises à capital mixte ne disparurent totalement qu'en 1936). Les investissements étrangers ne coulèrent jamais vraiment à flot, car le soudain changement de ton de Lénine laissait sceptiques de nombreux investisseurs potentiels, échaudés par les nationalisations brutales de l'époque de la guerre civile et par la non-reconnaissance des dettes de la Russie tsariste; mais ils ne furent pas non plus négligeables, en provenance notamment d'Allemagne: les industriels allemands croyaient avoir retrouvé leur rôle traditionnel dans l'économie russe, et leur gouvernement les encourageait à investir en Russie — on était à l'époque des accords de Rapallo (voyez au chapitre 6). Malgré les problèmes avec le Gosplan **le secteur privé** industriel, bien mieux géré que les entreprises d'État, **prit de plus en plus d'importance** dans les premières années de la N.E.P.: en 1924, il fournissait 33% de la production industrielle soviétique (mais le chiffre était déjà redescendu à 17% en 1928). Cependant de nombreux goulots d'étranglement subsistaient, surtout au niveau des équipements et des capitaux étrangers: sauf dans une certaine mesure pour les Allemands, investir en Russie rouge était une opération à risque; c'était l'affaire d'aventuriers, ou de personnes qui y avaient des intérêts autres qu'économiques.

Parmi les hommes d'affaires étrangers qui se mirent à investir en U.R.S.S. à l'époque de la N.E.P., je voudrais m'arrêter un moment sur le cas fameux de l'Américain **Armand Hammer** (1898-1990). Ce magnat du pétrole (son Empire connut son apogée dans les années 1950 et 1960 grâce à l'exploitation de gisements en Lybie; c'était l'époque du roi Idriss, avant la nationalisation décidée par le colonel Kadhafi) était issu d'une famille de tradition socialiste: son père avait été l'un des fondateurs du *Socialist Labour Party*, qui plus tard donna naissance au Parti communiste américain. Il se rendit pour la première fois à Moscou en 1920 et fut reçu par Lénine en personne. Durant la N.E.P. il devint le premier investisseur américain en U.R.S.S., il exploitait notamment une grande mine d'amiante dans l'Oural — laquelle, semble-t-il, perdait beaucoup d'argent et n'était maintenue à flot que grâce à la collaboration musclée de la Tchéka, briseuse de grèves. C'était que Hammer était avant tout un instrument de propagande, un homme que le régime soviétique, jusqu'au bout, exhiba comme le symbole de la possibilité de "faire des affaires" en U.R.S.S., de tout le bien que l'U.R.S.S. voulait aux capitalistes "progressistes" qui acceptaient de travailler avec elle — sauf évidemment dans les périodes de glaciation extrémiste, où l'on n'entendait plus guère parler de Hammer.

Après la fin de la N.E.P., Hammer s'occupa de commerce entre l'U.R.S.S. et le monde capitaliste; c'est-à-dire qu'il servait d'intermédiaire entre l'État soviétique, seul maître des échanges extérieurs, et les firmes occidentales intéressées par l'or,

les diamants, etc... de l'U.R.S.S. Il tenta également de jouer un rôle diplomatique, notamment au début du conflit afghan, vers 1980 (en approchant Valéry Giscard d'Estaing); son statut et son aura lui permirent d'approcher tous les leaders de l'U.R.S.S. et plusieurs présidents des États-Unis, encore que ceux-ci se méfièrent toujours de lui car on le soupçonnait fortement de travailler pour les services secrets de l'Est. Il ne rechigna pas à se faire l'exécuteur de certaines basses œuvres du régime soviétique, notamment la revente aux États-Unis d'objets d'art pillés dans les musées ou confisqués (notamment des tableaux modernes méprisés par le stalinisme, et aussi les fameux "œufs de Fabergé": ce fut Hammer qui organisa dans une certaine presse la promotion de ces cochonneries hideuses qu'il rebaptisa pompeusement "le trésor des Romanov"¹). Ce personnage sans scrupules n'hésita pas, à l'époque du pacte germano-soviétique, à fournir clandestinement la flotte allemande en tonneaux — Hammer était juif...²

Les **résultats économiques** de la N.E.P. furent spectaculaires; ils montraient bien que la Russie, malgré toutes les catastrophes qui s'étaient abattues sur elle, avait d'énormes réserves de développement (ce dont Staline prit bonne note). En 1927, la production industrielle dépassait de 18% le niveau de 1913 (avec un déséquilibre très net en faveur des industries de biens de consommation); dans le domaine agricole, si la production de céréales restait inférieure de 10% à ce niveau de référence et si les résultats concernant les cultures industrielles étaient encore plus décevants (c'était le résultat de la multiplication des petites exploitations et du retour à l'autoconsommation), en revanche le cheptel bovin, ovin et caprin se reconstitua (mais pas le cheptel équin). La **situation monétaire** s'était rétablie: une nouvelle monnaie provisoire, le tchernovetz, avait été introduite en 1922, puis en 1924 un nouveau rouble dont la valeur se maintint. La **population** du pays remonta spectaculairement jusqu'à atteindre cent quarante-sept millions au recensement de 1926 (contre cent cinquante-neuf en 1913, mais le territoire avait rétréci entre-temps), et elle augmentait de trois millions chaque année contre deux millions et demi avant-guerre, en grande partie grâce au retour de la paix, mais aussi parce que les années 1920 marquèrent le début d'un énorme effort d'amélioration de l'hygiène et d'accès de tous à la médecine (les campagnes de vaccination, en particulier, firent sentir très vite leurs effets). Il fallait quand même bien justifier le nouveau

¹ Il s'agit d'œufs de Pâques offerts à la famille impériale, chaque printemps à partir des années 1890, par un joaillier allemand d'origine huguenote, installé à Saint-Petersbourg, et qui avait le sens de la réclame. Ils sont faits de toutes les matières précieuses possibles et imaginables, assemblés avec un savoir-faire aussi impressionnant que vain; certains s'ouvrent et découvrent des automates... Ils représentent l'un des sommets du kitsch "Belle Époque". À l'époque des Tsars ils étaient considérés en Russie comme l'une des manifestations les plus douteuses de l'accablant mauvais goût des derniers Romanov — Nabokov, dans *Autres rivages*, parle (à propos de Fabergé) d'un « goût de parvenus ».

² Après 1945 la France a eu aussi son "milliardaire rouge": Jean-Baptiste Doumeng, un industriel de l'agro-alimentaire du sud-ouest. Il s'agissait d'un personnage de bien moindre volée.

pouvoir... et puis la plupart des bolcheviks n'étaient pas seulement des comploteurs haineux ou des tchékistes sanglants, mais aussi (je parle des mêmes personnes!) des idéalistes voulant à toute force le bien de l'humanité, l'accès de tous à la santé, à l'instruction, etc.; ils furent aussi dévoués à ces bonnes causes qu'à d'autres bien plus douteuses, leur dévouement eut aussi des résultats positifs — jusqu'à ce que les tares du régime viennent détruire en bonne part ces acquis, ou les vider de leur sens (voyez notamment la réflexion générale à ce propos au chapitre 4). Les villes retrouvèrent leur niveau de population d'avant-guerre, voire plus. Le cauchemar des neuf années de conflits semblait s'éloigner.

Évidemment, malgré ces avancées le pays n'avait pas conservé grand-chose de l'immense "élan révolutionnaire" de 1917-1920. La grande promesse de la révolution bolchevique, l'égalité, semblait s'éloigner chaque jour un peu plus. Le retour à une économie de type capitaliste, dans un pays malgré tout dévasté, eut les conséquences prévisibles. Comme l'industrie ne croissait pas à un rythme suffisant, un **chômage** important persistait en ville; il avait même tendance à s'aggraver, d'autant que les ruraux avaient retrouvé leur liberté de mouvement, ce qui se traduisit immédiatement par un important exode rural (certains de ces néo-urbains n'étaient rien d'autre que des citoyens qui s'étaient réfugiés à la campagne pendant la guerre civile). Au total **la classe ouvrière des années 1920 était très différente de celle d'avant 1917**: moins liée aux campagnes (les migrations vers les villes étaient désormais plus souvent définitives), mais très marquée par ses origines paysannes, elle était intellectuellement et professionnellement très attardée; c'était une masse amorphe et peu politisée.

D'un côté, un niveau de vie qui restait très bas notamment en ville, de plus en plus de chômeurs, des mendiants partout, l'analphabétisme persistant; le désordre aussi et l'insécurité, un très grand nombre de familles déstructurées (aux effets de la guerre civile s'ajoutaient ceux d'une législation extrêmement laxiste sur l'avortement et le divorce: à Moscou et à Leningrad un mariage durait en moyenne huit mois). De l'autre la corruption, les privilèges croissants d'une bureaucratie qui devenait envahissante (l'État et le Parti employaient trois millions et demi de personnes), l'"arrogance" supposée des koulaks qui refusaient de livrer leur récolte, le luxe affiché par les nouveaux riches (affublés du sobriquet américain de ***nepmen***).

« À Moscou, en ce début de la N.E.P. [1922], roulaient des voitures d'un type nouveau, à phares de cristal. Vêtues de pelisses courtes doublées de lynes, on voyait dans les rues se pavaner les nouveaux riches, la tête coiffée de calottes en loutre marine. Les mocassins "gothiques" à bouts pointus commençaient à être à la mode, ainsi que les serviettes en cuir à anses et courroies de valises. Le mot "camarades" cédait peu à peu la place à celui de "citoyen", tandis que des jeunes gens qui aimaient la vie dansaient déjà dans les restaurants le one-step *Dixie* et même le fox-trot *Fleur de soleil*. Le cri des cochers des équipages de luxe dominait la ville. Au commissariat du peuple aux Affaires étrangères, le tailleur Jourkiévitch cousait nuit et jour des fracs pour les diplomates soviétiques en partance pour l'étranger ».

(Ilf et Petrov, *Le veau d'or*¹).

Cette **crise sociale** qui s'aggravait de mois en mois, dans le contexte de relations sociales fortement brutalisées par les traumatismes qui s'étaient succédés depuis 1914, entretenait l'exaspération de la population et suscitait de vives critiques parmi les bolcheviks, ceux de la "vieille garde" notamment qui pensaient qu'on n'avait pas fait la Révolution pour en arriver là, et leurs obligés, entrés récemment au Parti et qui craignaient, si la N.E.P. se prolongeait trop, un recul de son influence politique (et donc la remise en cause de leurs privilèges). La révolution bolchevique n'allait-elle pas connaître, n'avait-elle pas déjà connu quelque chose comme un Thermidor en douceur? Les *nepmen* ne risquaient-ils pas de concentrer peu à peu dans leurs mains la réalité du pouvoir au détriment des politiques?d

Les étrangers partageaient cette impression qu'il ne restait rien d'autre d'Octobre qu'une dictature politique, dont ils avaient du mal à saisir la spécificité (et pour cause: cette spécificité ne s'était encore manifestée que dans les conditions très particulières de la guerre civile, et après leur victoire les bolcheviks semblaient avoir renoncé à leurs objectifs les plus extrémistes et à leurs méthodes les plus brutales). En 1925, à une époque où le "voyage en U.R.S.S." était déjà en passe de devenir un genre littéraire autonome, l'écrivain et journaliste lyonnais Henri Béraud² a laissé un témoignage assez intéressant sous forme d'un petit livre intitulé *Ce que j'ai vu à Moscou*. Le chapitre 9, *Que reste-t-il du communisme?*, comprend une description des bijouteries et des magasins de fourrures de luxe de Moscou, suivie du portrait d'un mendiant, et se termine par ces mots:

« Voici le dilemme. Il faut renaître à tout prix. La renaissance, c'est le luxe et l'inégalité, c'est la zibeline, le gros lot, les mendigots au seuil des soupers fins: Moscou 1925! Si l'on revient à la lutte des classes, c'est la famine: Moscou 1920! Je disais à l'un des dirigeants: "— vous n'avez supprimé ni l'argent, ni la misère, ni les exploités, ni les pauvres, ni la cupidité des uns, ni la résignation des autres. Qu'avez-vous donc supprimé?" L'homme, le commissaire du peuple, posa sur moi un regard sombre, plein d'éclairs errants, et me répondit: "— rien" ».

Le dialogue est arrangé, il sonne faux. Surtout, Béraud ne comprend pas le sens de ce qu'il voit. Les bolcheviks avaient supprimé quelque chose d'essentiel: l'État tsariste, et l'avaient remplacé par leur propre domination.

¹ Les deux romans écrits à quatre mains par Ilya Ilf (Ilya Faizilberg, 1897-1937) et Yevguéni Petrov (Yevguéni Kataïev, 1902-1942), *Les douze chaises* (paru en 1929) et *Le veau d'or*, paru en 1933, représentent le témoignage le plus vivant et le plus drôle, dans la lignée du roman picaresque et de Mark Twain, sur les années 1920 en Russie; le personnage principal, le Grand Combinateur Ostap Bender, est une figure inoubliable d'argousin sympathique. Bien que publiés à très peu d'exemplaires en une période de durcissement accéléré, ces textes, mille fois recopiés ou lus collectivement, atteignirent rapidement une immense célébrité qui protégea leurs auteurs des purges des années 1930; à l'époque de Khrouchtchev, leur republication fut l'un des symboles du dégel culturel, et de nombreux Soviétiques de cette génération en savaient des passages entiers par cœur.

² Qui a fini dans la collaboration, soit dit en passant.

La N.E.P. a bien été une politique conçue par Lénine comme purement **temporaire et conjoncturelle**, contrairement à ce qu'ont toujours soutenu ceux qui tiennent à distinguer le "bon Lénine" du "mauvais Staline", et à ce qu'affirment encore certains manuels récents, dont celui de Werth. Il ne faut pas se laisser tromper par les déclarations lénifiantes de Lénine, lequel à cette époque se fit brutalement le chantre de « l'alliance ouvrière et paysanne », affirmant par exemple que « le prolétariat dirig[eait] la paysannerie, mais [que] cette classe ne p[ouvait] être supprimée comme l'[avaient] été les capitalistes et les propriétaires fonciers ». Il s'agissait de propagande, destinée à calmer les paysans et à rassurer les investisseurs. On l'a vu au chapitre 2, durant la guerre civile Lénine avait tenté de construire de force une société totalement socialiste et de soumettre les paysans par la terreur, allant jusqu'à proposer l'annihilation partielle de cette classe sociale (« Mort aux koulaks! »); il avait pris, notamment en matière de gestion de l'économie et envers les paysans, des mesures qui annonçaient, jusque dans les détails, la construction du socialisme à l'époque stalinienne. Werth en est réduit à expliquer la reprise de la dynamique révolutionnaire en 1928-1929 par une « fuite en avant », ce qui est intenable dans la mesure où il s'agit de la reprise méthodique de la politique menée par Lénine en 1918-1920.

Il est absurde de prétendre que Lénine à la fin de sa vie avait changé d'avis quant au caractère que devait revêtir la Révolution en Russie, qu'il avait reconnu ses erreurs, qu'il était devenu un ennemi de la contrainte et de la terreur, un humaniste¹, en somme qu'il **avait cessé d'être un bolchevik**. Homme d'idéologie depuis sa prime jeunesse, méprisant les faits réels et les hommes au nom d'une "réalité seconde", d'une vision grandiose et abstraite de l'Histoire, père d'une théorie de la Révolution qui venait de lui assurer le contrôle du pays le plus étendu de la planète, y eût-il renoncé au moment précis où il triomphait? Son projet d'ensemble était resté le même, à ceci près qu'il se déployait désormais à l'intérieur des frontières de la seule Russie (mais cela aussi était censé être provisoire); il ne reconnaissait d'erreurs que tactiques. En 1921, il constata que la Russie était épuisée par six ans de guerres et de révolution, et que la tentative hâtive et prématurée de construction du socialisme en 1918-1920 avait provoqué de tels dégâts qu'elle ne pourrait reprendre que dans un pays reconstruit. Il décida donc un recul tactique et provisoire, "un Brest-Litovsk économique" (la comparaison est de lui), pour mieux préparer le triomphe final de la Révolution: c'était ainsi déjà que nous l'avons vu agir à plusieurs reprises au cours de l'année 1917. Pour reconstruire la Russie Lénine, toujours cynique, fit appel aux capitalistes; mais il eut cette formule célèbre, citée ici approximativement: "ils nous vendent **la corde pour les pendre**". La métaphore n'était pas spécialement irénique!

Surtout, **jamais Lénine ne lâcha l'essentiel, c'est-à-dire le pouvoir politique**: ainsi la dynamique révolutionnaire pourrait reprendre au moment opportun. Il se trouve qu'il fut

¹ Comme le faisait Hélène Carrère d'Encausse dans ses ouvrages des années 1970 et 1980.

presque aussitôt très gravement handicapé par la maladie et mourut trois ans après, encore jeune (il n'estimait certainement pas avoir achevé son œuvre), ce qui fit que **la reprise du processus révolutionnaire se fit sans lui**; c'est ce qui a permis à l'U.R.S.S. de sauver sa figure au moment de la déstalinisation, et aux hommes de la Perestroïka de s'en réclamer dans les années 1980; mais ce fut un simple accident.

La seule question que l'on peut se poser est la suivante: **Lénine souhaitait-il que le processus révolutionnaire fût relancé aussi vite qu'il le fut effectivement, c'est-à-dire dès la fin des années 1920?** Dans son fameux "testament", un ensemble de documents rédigés ou dictés juste avant sa dernière attaque, il appelait à « ne pas brusquer les choses » et il évoquait la nécessité d'une « révolution culturelle » préalable à la construction du socialisme; durant cette période le pays ne vivrait pas sous le socialisme, mais le parti bolchevik servirait d'instituteur au peuple. Mais le "testament" a été rédigé à une époque où Lénine, grabataire, avait précisément perdu le contrôle du processus révolutionnaire, et certainement en partie dans le but de laisser à l'Histoire une image un peu plus humaniste que celle du sinistre boucher des années 1918-1920: *cela ne veut pas dire que Lénine s'était converti à l'humanisme, mais qu'il savait que son projet avait encore besoin de la sympathie des humanistes*. Les bolcheviks, nous l'avons vu, ont toujours prospéré en s'appropriant le langage des hommes de progrès, en s'assurant le soutien ou la neutralité des hommes de gauche... Connaissant le volontarisme de l'homme d'Octobre, son goût pour l'utopie et pour les solutions radicales, son manque total de scrupules et de valeurs morales, sachant aussi qu'en quelques mois la N.E.P. était parvenue à rétablir la situation économique, on peut légitimement penser que Lénine n'attendait pas attendre des générations pour relancer la Révolution. Il était bien conscient, lui aussi, du risque d'un Thermidor russe si le processus révolutionnaire s'arrêtait trop longtemps, si les nouveaux maîtres du pays s'installaient dans le confort et les routines du pouvoir. Il n'avait pas fait Octobre et la guerre civile pour terminer sa vie à la tête d'un pays capitaliste, tout en attendant gentiment la réunion des conditions nécessaires au passage au socialisme!

B) L'évolution politique à l'époque de la N.E.P.

Non seulement les bolcheviks ne cédèrent pas une miette du pouvoir — l'arbitraire le plus total continuait à régner (malgré l'apparition d'un Code pénal en 1922, corrigé en 1926), et la répression dans les campagnes ne se fit moins sauvage qu'avec la défaite des adversaires du régime (voyez notamment la fin du chapitre précédent pour la répression de la révolte de Tambov); mais la période de la N.E.P. se traduisit par un renforcement de l'emprise du régime

sur le pays. La reprise en main de l'Asie centrale se poursuivit sans ménagements jusqu'à la fin de la décennie. L'année 1921 vit l'**élimination des mencheviks**, qui menaient une vie larvaire dans les soviets et dans les syndicats, là où les bolcheviks les toléraient: ils furent pris dans une grande rafle en février-mars, juste avant le Xe congrès. Il faut dire qu'ils avaient eu la mauvaise idée de prôner les idées mêmes que Lénine allait appliquer, et que cela leur avait valu un regain de popularité dans les syndicats. En 1922 ce fut le tour des derniers **S.R.**, à qui l'on fit un grand procès, en juin-juillet: on les accusa de complicité dans l'attentat de Fanny Kaplan¹. Il est à noter que tous ces gens ne furent pas physiquement éliminés (Lénine n'était pas Staline) et qu'il n'y eut jamais de mise hors la loi officielle des partis socialistes non bolcheviks (en revanche le parti cadet avait fait l'objet d'une interdiction officielle dès décembre 1917).

Les "factions" internes au parti communiste firent l'objet d'une condamnation au Xe congrès, nous l'avons vu: cet anathème visait évidemment l'"opposition ouvrière", dont les positions étaient désormais considérées comme "anti-marxistes". C'était potentiellement, et même s'il allait y avoir de chaudes confrontations autour de la succession de Lénine, **la fin des débats à l'intérieur du Parti**, lequel allait vite se transformer en instrument monolithique de diffusion d'une vulgate rigide élaborée au sein d'un petit groupe qui s'appropriait la doctrine marxiste-léniniste. La plupart des délégués de l'"opposition ouvrière", dont Radek, votèrent du reste pour la résolution qui les condamnait, afin de ne pas briser la sacro-sainte unité du Parti, parce qu'ils restaient fondamentalement des bolcheviks (et aussi parce que la révolte grondait dans le prolétariat et qu'il fallait serrer les rangs); quelques années plus tard, Trotski se laissa prendre au même piège. En février 1922 Radek adressa une protestation au Komintern contre « la dictature de l'appareil »: peine perdue évidemment, puisque le Komintern faisait partie dudit "appareil". Les protestataires ne furent pas physiquement éliminés, les vaincus du Xe congrès ne furent même pas exclus immédiatement du Comité central. Radek, radié du Comité central en 1925, se rallia à Staline l'année suivante, ce qui ne l'empêcha pas d'être liquidé au cours des grandes purges de 1937. Alexandra Kollontai, éloignée de Moscou par le biais de postes diplomatiques, se rallia elle aussi à Staline en 1930, et mourut dans son lit.

Il y eut une nouvelle **purge** dans le Parti, toujours non sanglante; elle n'avait pas pour objet d'écartier les membres de l'"opposition ouvrière" mais plutôt divers "éléments douteux" qui s'étaient glissés dans le Parti au cours de la guerre civile, déséquilibrés, psychopathes et malfaiteurs de tout poil, ivrognes, carriéristes purs, et aussi ceux qui continuaient à pratiquer une religion en contradiction avec l'athéisme officiel du régime (voyez plus bas): au total les

¹ En fait les S.R. s'étaient désagrégés dès le second semestre 1918 dans les zones contrôlées par les bolcheviks, et dans les zones blanches à la suite du coup de force de Koltchak en novembre de la même année. La plupart s'exilèrent avant 1922. Les anarchistes, eux, furent traités comme des malfaiteurs de droit communs et simplement massacrés; après Kronstadt, il n'en restait plus.

effectifs fondirent d'un quart. Le XI^e congrès, en 1922, fixa des règles très strictes pour entrer au Parti; les "origines prolétariennes" constituaient l'un des principaux critères pris en compte.

Le Parti devenait de plus en plus une institution où l'on se cooptait et où l'on faisait carrière, une machine qui faisait tourner l'administration et dans laquelle il fallait se glisser pour jouer un rôle dans la Russie nouvelle; bref, quelque chose de très différent du petit groupe de subversifs qui avait pris le pouvoir en 1917. En revanche c'était plus que jamais un organisme administré à la manière militaire, d'en haut, par le biais cet "appareil" dénoncé par Radek (les membres permanents, les secrétaires régionaux et ceux des grosses cellules, etc.). Le "centralisme démocratique" n'était plus qu'une fiction, même si l'on prenait bien soin de respecter les formes, d'organiser toutes sortes de débats à la base — débats biaisés et dont les dirigeants ne tenaient aucun compte, sauf pour compter leurs clientèles respectives. Parmi les organismes chargés du recrutement et de l'organisation interne du Parti, le **secrétariat du Comité central** prenait de plus en plus d'importance; cet organisme, fort de six cent membres environ, s'occupait notamment de la promotion des cadres. **Ce fut en mars 1922 que Staline fut nommé secrétaire général** (c'est-à-dire président du secrétariat: un poste créé pour l'occasion, que Lénine n'a jamais occupé), avec pour adjoints Molotov (Viatcheslav Mikhaïlovitch Sriabine, 1890-1986) et Kouibychev. Ce fut de ce poste qu'il se servit pour se créer une clientèle dévouée qui l'appuya contre Trotski dans les années suivantes, et constitua un élément essentiel de son ascension et de sa victoire.

Le 30 décembre 1922, la **formation de l'U.R.S.S.** vint parachever cette œuvre. Je traiterai au chapitre 5 les implications de cet événement pour les rapports entre nationalités à l'intérieur de l'ancienne Russie, et au chapitre 6 les conséquences pour les relations internationales de l'apparition de cet État d'un type nouveau. Je voudrais seulement évoquer ici les aspects politiques généraux, notamment à travers un aperçu de la **constitution de 1924**, la première dont le nouvel État se dota.

L'U.R.S.S. était au départ **une confédération** de quatre Républiques socialistes soviétiques, avec moult territoires autonomes aux statuts divers (de nombreux remaniements territoriaux eurent lieu — voyez le détail au chapitre 5). Les Républiques fédératives avaient le droit à la sécession (ce fut sur ce droit, maintenu dans toutes les constitutions postérieures, que s'appuya le processus qui aboutit à la dissolution de l'U.R.S.S. en 1991) et en théorie une large autonomie interne. D'autres États pouvaient décider d'adhérer "volontairement" à l'U.R.S.S.: ce fut cette disposition qui s'appliqua aux trois Républiques baltes en 1940, à l'issue de référendums truqués.

Les **institutions fédérales** constituaient une sorte de système de poupées soviétiques:

— le législatif, qui dominait en théorie les institutions (dans la tradition de la Convention française), était constitué par une assemblée unique, le Congrès des Soviets de l'Union, élu au suffrage restreint (les catégories sociales exclues du suffrage en 1918 n'avaient toujours pas le droit de vote) et indirect (il y avait des grands électeurs au niveau du soviet local, puis de la région, etc.), ce qui permettait notamment d'obtenir une représentation très disproportionnée en faveur des villes (elles élisaient proportionnellement cinq fois plus de délégués que les campagnes), donc des ouvriers — ou de leurs porte-parole autodésignés. Le Congrès des Soviets ne se réunissait que tous les deux ans.

— le Comité exécutif central en était l'émanation (il se réunissait trois fois par an). Il était composé de deux chambres: le Soviet de l'Union, fort de quatre cent membres environ, et le Soviet des Nationalités, fort de cent trente membres élus par les représentants des différentes R.S.S. et autres entités autonomes.

— les deux organes permanents, élus par le C.E.C., étaient le **présidium** du Comité exécutif central, sorte de présidence collective de l'État forte de vingt et un membres¹, et le **Sovnarkom** (acronyme russe de "conseil des commissaires du peuple"), qui constituait l'équivalent d'un conseil des ministres (mais il était investi également de certaines compétences législatives). Certains ministères n'existaient qu'au niveau fédéral; ainsi en était-il de la police secrète, le **Guépéou** (ou G.P.U., abréviation de "direction politique de l'État" — avec adjonction de l'adjectif "unifié" en 1923, ce qui donne O.G.P.U.), qui avait succédé à la Tchéka en février 1922, et avait le statut d'un ministère fédéral. D'autres existaient à la fois au niveau fédéral et au niveau des républiques fédérées, d'autres enfin exclusivement au niveau des républiques fédérées.

Non seulement ce système, qui affichait "une démocratie débordante", était bien trop compliqué pour fonctionner réellement (on comprend bien d'ailleurs que ce n'était pas le but: toutes ces complications n'avaient pour intérêt que de prévenir toute surprise aux élections); mais de toute façon **l'essentiel se passait à l'intérieur du Parti**, unique de fait et qui n'était toujours pas mentionné dans la Constitution. Les décisions étaient toutes prises au sein du Comité central (et même du Politburo, organe plus restreint où l'on trouvait les hommes forts du régime), organismes dont les membres, pour la plupart, siégeaient par ailleurs au gouvernement. Qui diable ce formalisme absurde pouvait-il prétendre tromper?

¹ Les bolcheviks affichaient le souci d'éviter toute personnalisation du pouvoir. Comme il fallait bien représenter l'État soviétique, par exemple à l'occasion de visites de chefs d'État étrangers, un "président du Présidium" finit par émerger à l'époque stalinienne, mais le poste fut toujours occupé par des personnalités de second rang.

C) La politique culturelle et religieuse.

En matière de **culture**, la N.E.P. fut plutôt une époque de détente; entre l'obscurantisme des Romanov et la nuit stalinienne, cette brève période (que l'on peut étendre à la décennie 1919-1929) a été l'une des plus fécondes pour la culture russe, même s'il ne faut pas exagérer la pénétration de ces innovations parmi les masses. Cela ne veut pas dire que les bolcheviks renoncèrent à tout contrôle en la matière¹: en juin 1922 apparut une "Direction générale des Affaires de Presse et d'Édition" (*Glavlit*), chargée du « contrôle préventif et répressif (...) de l'hostilité au marxisme et à la révolution culturelle, du fanatisme national et religieux, de la diffusion de faux bruits et de matériel pornographique ». En 1923, il s'y ajouta un autre organe chargé de la surveillance des spectacles — toute cette bureaucratie culturelle était encore discrète, mais elle allait prospérer sous Staline. La propagande occupait déjà une place importante dans la production culturelle de l'époque, y compris chez les plus grands créateurs, qui soit étaient des bolcheviks, soient se sentaient obligés de sacrifier à leurs devoirs d'artistes "prolétariens". Mais **différentes formes d'expression artistique étaient tolérées**, pourvu qu'elles ne s'opposassent pas frontalement au socialisme et qu'elles ne critiquassent pas le régime; des maisons d'édition indépendantes (privées) pouvaient fonctionner — dans les limites imparties par les livraisons de papier, dont l'État avait conservé le monopole. **Le régime n'avait pas encore de doctrine esthétique officielle**. Ses prétentions idéologiques se limitaient à l'alphabétisation des masses, opération qui incluait évidemment une formation idéologique; c'était pour l'instant un échec relatif, que les statistiques de l'époque reconnaissent honnêtement. En septembre 1919 il apparut aussi des "**universités ouvrières**", en principe pour les ouvriers et les paysans pauvres, réservées en pratique aux membres du Parti, lesquels disposaient aussi de quotas dans les établissements traditionnels d'enseignement supérieur.

Dans les années de la guerre civile déjà, pour leur propagande les bolcheviks avaient fait appel à des artistes politiquement engagés, qui pour la plupart appartenaient par ailleurs aux avant-gardes esthétiques du moment: notamment Ivan Klujn, Vladimir Tatline (1885-

¹ Depuis les années 1900, il existait un mouvement culturel proche des bolcheviks, le **Proletkult** (Mouvement pour une Culture prolétarienne); il avait été fondé par Anatoli Vassiliévitch Lounatcharski (1875-1933), qui fut commissaire du peuple "aux Lumières" de 1918 à 1929. Dans les deux premières années du régime le **Proletkult** jouit d'une grande autonomie, Lénine ayant d'autres chats à fouetter; il fédérait toute une série d'organisations d'avant-garde aux quatre coins du pays, y compris des cellules dans les entreprises mettant l'accent sur la création collective. On y trouvait quelques extrémistes typiques de l'époque, notamment un certain Aleksei Gastev qui voulait que tout le monde se levât et se couchât à la même heure, annonçait que dans l'utopie socialiste « la pensée individuelle disparaîtrait », et prétendait remplacer les noms propres par des numéros: Zinoviev s'en est manifestement inspiré. On lui doit aussi en partie la mode des acronymes du type *Komsomol*, *Gosplan*, etc. Mais l'autonomie du **Proletkult** finit par inquiéter Lénine, qui le reprit en mains à partir d'octobre 1920; il disparut en 1922.

1953), et d'autres qui réapparaîtront dans les paragraphes suivants comme Maïakovski et Rodtchenko.

D'une certaine manière, le début des années 1920 constitua l'apogée de ces intellectuels révolutionnaires: ils se croyaient investis de la mission d'incarner la révolution culturelle que le régime promettait aux masses, et le régime continuait à leur commander des œuvres en série, pourvu qu'elles eussent un thème ou un titre révolutionnaires, sans intervenir sur la forme; par ailleurs il tolérait les autres, les "neutres". Dans le domaine de la peinture il faut citer le "suprématiste" Casimir **Malevitch** (1878-1935), dont le *Carré blanc sur un fond blanc* date de 1918 (le *Carré noir sur fond blanc* date d'avant-guerre)¹; Alexandre Mikhaïlovitch **Rodtchenko** (1891-1961), déjà cité, qui produisit aussi des monochromes (colorés); ainsi que Lioubov Popova (1889-1924) et bien d'autres. En revanche Vassili **Kandinski** (1866-1944), qui s'était mis au service des bolcheviks durant la guerre civile, rompit avec le régime dès 1921 et repartit pour l'Allemagne qu'il avait quittée en 1914 (voyez le cours sur ce pays, au chapitre 2). L'avant-gardisme faisait rage sous toutes ses formes, théâtre d'amateurs et de rue, "concerts musicaux" à l'aide d'outils et de machines industrielles (et des sirènes d'usines jouant l'*Internationale!*), etc. La notion de beaux-arts elle-même était remise en cause au profit de formes artistiques plus "prolétariennes": on s'attela à la production d'affiches de propagande, mais aussi d'objets quotidiens destinés à égayer le quotidien des masses (ainsi Malevitch dessina de la vaisselle, tout comme Rodtchenko qui y reprit les formes géométriques abstraites de ses tableaux), mais par malheur les masses n'eurent guère accès à cette production parfois superbe. Les architectes aussi étaient à la fête (notamment les "constructivistes", proches esthétiquement de Rodtchenko, comme El Lissitzki): l'avenir semblait radieux, car tout était à construire ou à reconstruire, et El Lissitzki multipliait les projets délirants, dont une tour-pyramide de quatre cent mètres de verre et d'acier pour le siège du Komintern — mais pour le moment, faute d'argent et d'une volonté du régime de laisser une trace monumentale, les réalisations effectives étaient fort peu nombreuses.

En littérature, la moisson est impressionnante. Maxime **Gorki** était très proche du régime, mais il ne rentra pas de son exil avant 1928. En revanche, le comte **Alexei**

¹ En fait, dans les années de la N.E.P., Malevitch n'a pas beaucoup produit de tableaux; il se consacra plutôt à l'exploration de nouvelles formes d'art "prolétariennes", comme l'élaboration d'objets destinés à être produits en série (voyez un peu plus bas), ou de projets architecturaux (à la limite en fait de la sculpture). Ce ne fut qu'à partir de 1927 qu'il revint à la peinture de chevalet, abandonnant le suprématisme pur et dur, abstrait, pour un retour à la figuration... non sans avoir précédemment "reproduit", c'est-à-dire peint à nouveau, ses premières œuvres d'avant 1910 (détruites ou perdues), dans le but d'illustrer le chemin qui l'avait mené d'une peinture assez conventionnelle, inspirée par Gauguin, Cézanne et les symbolistes, aux audaces extrêmes du suprématisme. Malevitch était une caricature de la mentalité des avant-gardes artistiques du début du XXe siècle: ce qui lui importait, ce n'étaient pas les œuvres en elles-mêmes, c'était le cheminement vers l'innovation absolue, vers la remise en cause radicale de l'héritage du passé; pour mettre en scène ce cheminement, cette rupture, il n'hésita pas à s'autoparodier — et à mentir, présentant les pastiches de la fin des années 1920 comme d'authentiques œuvres de jeunesse!

Nikolaïevitch Tolstoï (1883-1945, lointainement apparenté à Léon), émigré en 1917, regagna l'U.R.S.S. en 1923 et se mit au service du régime, stalinisme compris plus tard, ce qui n'empêche pas sa prose d'être nettement plus lisible que celle de Gorki (par exemple *Les sœurs*, roman de la révolution paru en 1921, *Ibycus*, paru en 1924, et le très étrange *Les villes bleues*, de 1925). Figure de l'avant-garde de la Belle Époque, le délirant Andréï **Biély** (Boris Bougaïev, 1880-1934), dont le roman majeur, *Pétersbourg*, date de 1916, rentra de Berlin en 1922 et tenta de faire oublier ses excès futuro-mystiques par des proses vaguement engagées, mais toujours aussi baroques. Parmi ceux qui ne partirent jamais, l'homme de théâtre Vsevolod Emilevitch Meyerhold (1874-1940); le tout jeune Boris Léonidovitch Pasternak (1890-1960), déjà connu pour ses poèmes; les poètes Alexandre **Blok** (1880-1921), qui dans un célèbre poème de 1918 avait assimilé les bolcheviks aux hordes barbares à la conquête de la Rome décadente, *Les Scythes*; Victor Vladimirovitch Khlebnikov (1885-1922), Sergueï Alexandrovitch Essénine (1895-1925), **Anna Akhmatova** (Anna Gorenko, 1889-1966) et surtout, de tous le plus proche du régime, Vladimir Vladimirovitch **Maïakovski** (1894-1930): couvert de charges officielles, ambassadeur presque officiel de la nouvelle culture soviétique à l'étranger, il dirigea à partir de 1923 un mouvement appelé "Front gauche de l'Art", ainsi que la revue éponyme; mais Lénine méprisait cette poésie hermétique, d'avant-garde, inspirée du futurisme italien. Isaac Babel (1894-1940) et Mikhaïl Atanassiévitch **Boulgakov** (1891-1940) écrivirent sur la révolution; le premier choisit l'épopée des cavaliers bolcheviks de Boudionny¹ lors de la guerre contre la Pologne, qu'il mythifia dans le recueil de nouvelles *Cavalerie rouge*, publié en 1926; le second choisit un biais assez iconoclaste: dans *La garde blanche* (paru en 1925), il adopta le point de vue des blancs assiégés dans Kiev par les bolcheviks. J'aime bien aussi les romans et les nouvelles de Iouri Nikolaïevitch **Tynianov** (1894-1943), notamment *Le disgracié*, de 1925, et *Le lieutenant Kijé*, de la fin de la décennie. Au théâtre, on retrouvait Boulgakov et Maïakovski, entre autres; au cinéma, ce fut le début de la gloire de Sergueï Mikhaïlovitch **Eisenstein** (1898-1948). Les titres de ses films parlent d'eux-mêmes: *La grève* (1924); *Le cuirassé Potemkine* (1925); *Octobre* (1927).

En revanche, en pleine N.E.P. la **politique religieuse**, sous l'inspiration de Trotski jusqu'en 1922, puis par une "Commission de Propagande antireligieuse" dirigé par un certain Yaroslavski, devint extrêmement intolérante et brutale, bien plus que durant la guerre civile: cela aussi montrait bien que la N.E.P. n'était pas un simple retour à la normale². La

¹ Semen (Siméon, Simon) Mikhaïlovitch Boudionny (1883-1973) était un cosaque; de 1917 à 1919 il avait également combattu les blancs. Auréolé de légende, il fut promu au rang de maréchal en 1935. Sous le titre de *Cavalerie rouge* il existe aussi un beau tableau de Malévitch; on trouve également des allusions à l'épopée de Boudionny dans *Front rouge* d'Aragon, recueil poétique paru en 1931.

² Un décret de janvier 1918 avait procédé à la séparation de l'Église et de l'État (après deux siècles d'interruption, il était réapparu un métropolitain à Moscou en novembre 1917, sans lien avec l'installation des bolcheviks au pouvoir): les bolcheviks étaient d'autant plus portés à considérer la religion comme une superstructure de l'ancienne société qu'en Russie l'orthodoxie était complètement soumise au pouvoir tsariste

population, massivement croyante, en souffrit sans doute beaucoup plus que de l'intolérance politique du régime... En août 1921, puis à nouveau à l'issue du XII^e congrès du P.C.(b).U.S. au printemps 1923, le Parti fut purgé des éléments croyants. Dès le début de la décennie il fut interdit de dispenser une instruction religieuse à des mineurs, y compris à l'intérieur des églises. En février 1922, sous le prétexte de la famine dans la région de la Volga, l'État, qui manquait cruellement de métaux précieux pour rétablir la stabilité du rouble, réquisitionna les objets précieux des églises et autres établissements de culte, y compris ceux qui servaient au culte: c'était évidemment un sacrilège à grande échelle, tout à fait volontaire et mené avec une brutalité toute bolchevique, tortures, lynchages, etc.: toutes les propositions de négociation des autorités religieuses furent ignorées; en mai, le métropolite de Moscou, Tikhon (Vassili Ivanovitch Belavin, 1865-1925), fut arrêté; le pouvoir essaya de provoquer un schisme entre les prêtres disposés à accepter la politique bolchevique, et les autres (il y eut aussi des tentatives pour créer un mouvement musulman réformateur, et un Conseil juif antisioniste).

À la Noël de cette année 1922, les bolcheviks organisèrent pour la première fois à Moscou **une sorte de carnaval ou de charivari** où l'on ridiculisait les rites orthodoxes et la Nativité elle-même; cet usage dit des "Noëls du Komsomol" (les jeunesses du Parti) persista tout au long des années suivantes, pour Pâques et Yom Kippour notamment, et se répandit dans tout le pays: les cérémonies religieuses étaient systématiquement perturbées. En même temps, commençaient à apparaître les premières officines de propagande athée: la maison d'édition "Athée", à partir de 1922, avec sa revue *Bezbojnik (Sans-Dieu)* et la *Ligue des Sans-Dieu*, constituée autour de la revue en 1924 — elle grandit en importance à partir de la marginalisation de Trotski, qui se méfiait de ces organismes dont il avait été tenu à l'écart. Il apparut aussi d'étranges substituts de religion: les mariages civils, notamment, étaient mis en scène comme l'étaient les anciens mariages religieux (dans les années 1930 on commença à construire des "palais des mariages" pour les accueillir dans un cadre prestigieux — et athée: les époux s'engageaient sous le portrait de Lénine...). Bien évidemment le régime imposa ses propres jours fériés.

(Staline, qui avait été séminariste en Géorgie, en avait souffert dans sa chair); quant au judaïsme, les radicaux d'origine juive comme Trotski l'avaient rejeté depuis longtemps comme un fatras de superstitions médiévales. Pour Lénine il n'y aurait pas de place pour la religion dans le monde du socialisme, même à titre privé; pourtant, par tactique, avant 1917 les bolcheviks avaient sans cesse proclamé leur attachement à la liberté de croyance à titre privé; en particulier, ils avaient espéré récupérer le potentiel révolutionnaire des mouvements sectaires, contestataires de l'orthodoxie officielle — effectivement, des vieux-croyants les avaient financièrement soutenus.

Durant la guerre civile, il y eut d'autres chats à fouetter, et Lénine n'avait aucun intérêt à multiplier les ennemis du nouveau régime; aussi les affaires religieuses demeurèrent au second plan. La constitution de 1918 confirma la liberté de croyance, mais affirma aussi "le droit de faire de la propagande athée". Il existait bien une "Commission de Liquidation" (de l'influence publique des Églises), mais dans l'anarchie générale elle n'eut que peu de moyens de faire appliquer ses décisions. Bien entendu, les Églises s'affaiblirent beaucoup: leurs terres avaient été confisquées par les communes rurales dans l'année 1917; de nombreux villages expulsèrent ou massacrèrent leur pope; les monastères furent systématiquement fermés (on viola tout aussi systématiquement les cercueils des saints, dont les corps, d'après la foi orthodoxe, étaient censés ne pas se décomposer), des bolcheviks se livrèrent à des massacres et à des destructions iconoclastes, mais sans plan général. Quant aux juifs, ils souffrirent autant de la terreur blanche que de la terreur rouge, particulièrement en Ukraine.

Après une brève détente en 1924, **une vaste campagne de propagande antireligieuse** se déploya à partir de 1925, dans le contexte des complexes luttes pour le pouvoir qui déchiraient le groupe dirigeant: tandis que les Sans-Dieu atteignirent le sommet de leur influence vers 1929, notamment dans le domaine de l'éducation, des centaines d'églises, de mosquées et de synagogues furent détruites; même les sectes, jusque-là plutôt mieux tolérées parce qu'elles affaiblissaient l'orthodoxie officielle, commencèrent à être attaquées¹. Au total l'islam s'en tira nettement mieux que les autres fois.

N.B. Les choses s'aggravèrent encore lorsque Staline relança le processus révolutionnaire à partir de 1928 (voyez plus bas): les komsomols notamment se livrèrent à diverses exactions contre les "masses incultes" des campagnes; lors de la collectivisation, les prêtres furent déportés en masse. En mai 1929, toute activité sociale fut interdite aux organisations religieuses, ainsi que toute manifestation publique hors des établissements de culte. L'adoption en août 1929 de la semaine continue de travail de cinq jours, suivis d'un jour de repos, visait entre autres à briser le rythme hebdomadaire des calendriers des religions du Livre: ni le vendredi, ni le samedi, ni le dimanche n'étaient désormais chômés par l'ensemble des fidèles d'aucune religion — mais cette innovation, qui heurtait des habitudes millénaires, ne parvint pas à s'imposer. En 1936, la réorganisation de l'habitat rural aidant (des villages entiers furent détruits, l'église ou la mosquée en premier lieu), il ne restait plus en U.R.S.S. que seize mille églises orthodoxes ouvertes au culte, moins du tiers du nombre de 1917. Après les grandes purges des années 1930, il en restait moins de mille au début 1941.

Il y eut des **résistances**, mais elles furent brisées sans problèmes dans les régions orthodoxes de l'U.R.S.S.; il faut dire que le clergé orthodoxe n'était pas spécialement populaire et que les fidèles n'étaient pas prêts à se mobiliser pour lui. Tikhon, toujours en prison (mais son procès avait été plusieurs fois retardé à cause des pressions internationales), reconnut la légitimité du régime bolchevik en juin 1923 — c'était ça ou la liquidation; par ailleurs, les tentatives des Blancs pour reconstituer une hiérarchie orthodoxe en exil avaient complètement échoué. Tikhon y gagna la liberté, mais devint un pantin du régime; à sa mort (naturelle) en avril 1925, il ne fut pas remplacé (il y avait eu un peu trop d'enthousiasme populaire lors de ses funérailles), seul un "lieutenant" fut reconnu en 1927; le schisme entre les "tikhonites" et les "rénovationnistes" s'aggrava. Du fait des persécutions, des régions entières se retrouvèrent sans aucun encadrement religieux orthodoxe. Dans les régions musulmanes la religion résista beaucoup mieux, malgré la suppression de la plupart des institutions (notamment les tribunaux coraniques, en 1927): en partie parce que la religion

¹ Cependant les Mennonites, qui sont des protestants très dissidents venus à l'origine des pays allemands, furent brièvement assimilés à une "nationalité néerlandaise", et protégés comme tels!

musulmane, religion de la cité, norme sociale autant que promesse de salut, est bien plus étroitement liée que le christianisme aux structures familiales et aux structures sociales locales; en partie grâce au fait que l'islam sunnite n'a pas de clergé, ce qui lui donne une grande souplesse; l'activité des confréries et des groupes de prières continua durant toute la période soviétique, dans la plus grande discrétion.

D) Les luttes pour la succession de Lénine et la fin de la N.E.P.

Lénine, qui se sentait fatigué depuis 1921, eut une première attaque cérébrale en mai 1922; il ne reprit pleinement ses activités qu'en octobre. En décembre 1922 il eut une autre attaque (c'est de ces semaines de décembre 1922 et janvier 1923, alors qu'il se savait déjà condamné, que date l'ensemble de textes connus sous le nom de "testament de Lénine", dictés dans l'urgence); en mars 1923 une troisième attaque le rendit totalement aphasique. Dès lors il ne joua plus aucun rôle politique. Il mourut le **21 janvier 1924**; il fut embaumé, sur la suggestion de Staline qui, ancien séminariste, se souvenait qu'en Russie les corps des saints étaient censés se conserver intacts (en pratique ils étaient souvent embaumés), et malgré l'opposition de Trotski à cette étrange déviation du matérialisme historique. Contrairement aux volontés du défunt qui avait souhaité reposer auprès de sa mère à Simbirsk, et malgré les protestations de Kroupskaïa, la momie embaumée prit place dans un mastaba construit sur la place Rouge à Moscou (le bâtiment définitif date de 1930)¹. L'ancienne capitale fut immédiatement rebaptisée de son nom; elle l'a conservé jusqu'en 1991.

1) Premières querelles.

Ce fut durant cette période que les controverses et les **luttes d'influence** au sein du Parti s'amplifièrent brutalement, tout en restant discrètes presque jusqu'à la mort de Lénine. Je passe sous silence les débats sur la question nationale, qui jouèrent leur rôle dans la démarcation des différentes clientèles et dans la rupture progressive des équilibres au profit de Staline; je les évoquerai pour elles-mêmes au chapitre 5.

¹ Elle y est toujours (2001). On parle régulièrement d'enterrer Lénine auprès de sa mère à Saint-Pétersbourg, comme il l'avait demandé. Werth fait remarquer aussi que la tombe de Toutankhamon avait été découverte quelques mois auparavant...

Sur les problèmes économiques, il y avait essentiellement deux positions, qui s'affrontaient en fait dès le début de la N.E.P. ou presque. **Trotski** et Evguéni Alexeïevitch Preobrajenski (1886-1937, bolchevik depuis 1904, l'un des économistes en vue) étaient partisans d'un passage le plus rapide possible au socialisme par le moyen d'un développement industriel à outrance et d'une planification centralisée; l'agriculture devait être strictement subordonnée à l'industrie (elle devait fournir, éventuellement par la force, les capitaux nécessaires au décollage de l'industrie, à « l'accumulation socialiste primitive » selon l'expression de Preobrajenski). Ils ajoutaient que ce processus cataclysmique, très douloureux pour la société, ne pouvait se faire dans le cadre de la seule U.R.S.S.; il fallait donc absolument relancer la Révolution dans le reste du monde. À ces idées s'opposaient **Boukharine** (connu pour ses travaux d'économie depuis les années 1910) et Dzerjinski, qui protestaient de la nécessité de ne pas trop pressurer l'agriculture: il ne fallait pas « tuer la poule aux œufs d'or » et risquer une crise comparable à celle de 1920; il fallait au contraire que les paysans s'enrichissent et acquissent de la sympathie pour le socialisme: ainsi on dégagerait les capitaux nécessaires pour le développement industriel, qui restait le but ultime. Pour cela, il fallait que les paysans s'organisent volontairement, peu à peu, à leur rythme, en coopératives de production, qui seraient aidées par l'État. On avancerait vers le socialisme « à pas de tortue » si nécessaire. Boukharine avait pourtant été un "gauchiste" enragé en 1917-1920, le théoricien du communisme de guerre... Les autres dirigeants, notamment Kamenev et Zinoviev, tous deux proches de Lénine, n'avaient pas de convictions très affirmées et se déterminaient en fonction des alliances politiques du moment; Staline, lui aussi, refusait de choisir un camp et se posait en médiateur.

Lénine n'eut pas la possibilité de vraiment prendre position sur le fond (il insista quand même pour qu'on ne pressurât pas trop les paysans). En revanche dans son "testament" il mit en garde les bolcheviks contre la dérive du Parti, contre sa bureaucratisation et contre le pouvoir croissant des organes centraux (en revanche, dans ces textes on ne trouvait évidemment aucune remise en cause du rôle du Parti dans la société, ni de son caractère monolithique et militaire). Il fit part de ses réserves envers Staline, « trop brutal » et qui « [avait] concentré entre ses mains un pouvoir immense dont [Lénine n'était] pas sûr qu'il f[ît] bon usage », et contre un autre inquiétant Géorgien, Grigori Konstantinovitch Ordjonikidzé (1886-1937); mais aussi envers Trotski, « trop sûr de lui » (cependant, Lénine lui faisait confiance pour contrer l'influence croissante de Staline). Au total, pour lui succéder Lénine **inclinait à choisir Boukharine** (« l'enfant chéri du Parti »), sur des critères où la valeur personnelle intervenait plus que le projet politico-économique. Enfin, dans son testament Lénine demandait que l'on n'utilisât pas contre Zinoviev et Kamenev le fait qu'en octobre 1917 ils s'étaient opposés à la prise de pouvoir immédiate. Les appréciations sur Staline, qu'il faut placer dans le cadre exclusif des luttes internes au Parti (en quoi Trotski avait-il été moins brutal que Staline envers la population durant la guerre civile?), furent censurées en

U.R.S.S. mais se répandirent largement à l'étranger (elles furent publiées aux États-Unis en 1925 ou 1926); elles ont fondé l'idée d'une hostilité de Lénine à Staline, hostilité dont je ne saurais trop répéter qu'elle n'avait pas le moindre fondement idéologique, mais portait seulement sur la personnalité et éventuellement sur la tactique à adopter pour parvenir au socialisme.

Les **premières tensions publiques** apparurent en octobre 1923 lorsque Trotski, à la tête de quarante-six membres de la "vieille garde" d'avant 1917, envoya une lettre au Comité central pour protester contre « la dictature de l'appareil » (Dzerjinski venait de proposer des mesures qui revenaient à faire de chaque membre du Parti un informateur du Guépéou), et appela à une démocratisation (interne au parti, bien entendu). C'était assez paradoxal de la part de l'homme qui avait réclamé la militarisation totale de la société... Staline "noya le poisson": il se donna l'image d'un conciliateur, plus rassurant que Trotski.

À la **mort de Lénine**, un homme sans grande personnalité, Alexeï Ivanovitch Rykov(1881-1938), le remplaça dans ses fonctions de chef de gouvernement. Ainsi cette position se trouvait neutralisée: le vrai combat était ailleurs. Staline joua un jeu très habile: il se fit charger de l'organisation des obsèques (Trotski, on ne sait pourquoi, renonça à y assister: il était sur la mer Noire); ce fut lui qui organisa en quelques semaines le culte pharaonique de Lénine. La lutte des classes cédait la place à la vénération du chef charismatique, du *Vojd* (le "guide"...), en attendant les "Tsars rouges". **Staline s'anexait** ainsi une part non négligeable de **la légitimité révolutionnaire**. Il poursuivit cette entreprise d'auto-appropriation du léninisme par une série de conférences de vulgarisation qui furent largement diffusées, sous le titre: *Les bases du léninisme*. Les œuvres de Lénine étaient déjà promues au rang de corpus intangible de référence doctrinale, mais la taille de ce corpus le rendait d'usage malcommode; il était habile de s'en faire le vulgarisateur, le diffuseur, l'interprète. Par ailleurs, Staline se lança dans le recrutement de deux cent quarante mille nouvelles recrues pour le Parti (la "**promotion Lénine**"), soit un accroissement de 20% des effectifs: autant de fidèles qu'il saurait manœuvrer.

En revanche, durant toute la période de la lutte pour la succession Trotski n'osa pas user de l'arme que constituait le testament de Lénine (il alla jusqu'à en nier l'authenticité lorsqu'il fut publié à l'étranger). Il eut d'autres prudences étonnantes: en particulier, il fut souvent absent ou muet au moment de défendre ses propres initiatives. F. Furet donne de ce comportement une explication qui me semble convaincante: homme d'Octobre, bolchevik convaincu, **Trotski** craignait par-dessus tout la réapparition des factions abhorrées, une recrudescence des oppositions internes et surtout externes au Parti. **Incapable de sortir du schéma léniniste** de la conquête du pouvoir par le Parti révolutionnaire, il se refusait à

fragiliser un organisme pourtant entièrement dominé par celui qui devint vite son pire ennemi; fort pourtant d'appuis dans l'armée et du prestige lié à son rôle en Octobre, puis dans la guerre civile, il avait retenu que la Révolution n'avait eu lieu et survécu que grâce au Parti, que sans lui elle disparaîtrait et que ses projets et ses ambitions à lui disparaîtraient avec elle. Il eut en 1924 cette formule significative: « **je sais qu'on ne peut avoir raison contre le Parti**. On ne peut avoir raison qu'avec le Parti et à travers lui, car l'Histoire n'a pas encore créé d'autre moyen de réaliser ce qui est juste ». Ce ne fut qu'en janvier 1929 qu'il se décida à en appeler "aux communistes" contre les projets de Staline: il était alors en exil intérieur au Kazakhstan! Mao fut plus audacieux en 1965-1966 (voyez le cours sur la Chine, au chapitre 2): il est vrai qu'il se trouvait nominalement à la tête de ce même parti qu'il s'occupa à détruire, une position très confortable.

2) Élimination de Trotski, Kamenev et Zinoviev.

Face aux ambitions de Trotski, Staline s'était rapproché de Kamenev et de Zinoviev en une *troïka*¹ très circonstancielle: tous trois étaient de hauts responsables de l'appareil, les deux derniers s'étaient opposés à Trotski en 1918. **Trotski attaqua en octobre 1924 en publiant *Les leçons d'Octobre***, un ouvrage où il attaquait Kamenev et Zinoviev pour s'être opposés à Lénine avant Octobre, et où il faisait un parallèle entre la situation d'alors et la situation actuelle, plus particulièrement le refus de la *troïka* (les « forces droitières ») de relancer la Révolution à l'échelle mondiale. Il accusait Staline de « thermidorisme », c'est-à-dire de vouloir stopper la dynamique révolutionnaire pour s'emparer du pouvoir avec sa clique, et se posait en défenseur des "vrais" révolutionnaires.

En réplique, les membres de la *troïka* n'eurent guère de mal à mobiliser le testament de Lénine, tout au moins les passages hostiles à Trotski, et à mettre en cause le passé menchevik de celui-ci. Dans le même temps, en réaction aux critiques de Trotski, **Staline commençait à élaborer la théorie du "socialisme dans un seul pays"**, en s'appuyant sur quelques lignes d'un unique article de Lénine (qui datait de 1915). D'après lui il était parfaitement possible de défendre et de renforcer le bolchevisme dans la seule U.R.S.S. en attendant que la dynamique révolutionnaire reprît dans le reste du monde: Trotski péchait par manque de confiance dans la Russie et dans les bolcheviks — c'était bien d'un ancien menchevik, et (ajoutait-on *mezza voce*) d'un Juif. Dans ses implications économiques, la théorie élaborée par Staline constituait un clin d'œil à Boukharine: elle semblait exclure un retour brutal à une dynamique

¹ Mot russe traditionnellement employé dans le contexte soviétique à la place de "triumvirat". Au sens propre, une *troïka* est un attelage de trois chevaux.

révolutionnaire, lequel, de l'avis général, ne pourrait avoir lieu qu'à l'échelle mondiale. Effectivement, Boukharine se joignit à la curée. **Trotski**, dont l'ouvrage n'avait presque pas été diffusé et qui était attaqué de toutes parts, notamment par le biais d'une campagne de presse plus injurieuse que tout ce qu'on avait vu jusque-là, **dut abandonner son poste de commissaire à la Guerre** en janvier 1925, au profit de Mikhaïl Vassilievitch Frounzé (1885-1925). Staline, toujours habile, intervint, contre la volonté de Kamenev et Zinoviev, pour qu'il demeurât membre du Comité central; mais Trotski avait perdu son levier d'influence essentiel.

Presque aussitôt, **la troïka se défit** (la rupture fut consommée en 1925). Zinoviev et Kamenev se mirent à critiquer la N.E.P., que Boukharine venait de relancer par des déclarations très favorables aux paysans (il se mit carrément à paraphraser Guizot: « enrichissez-vous! ») et de nouvelles mesures en faveur des exploitants individuels. Cela les conduisit à attaquer aussi la thèse du "socialisme dans un seul pays", laquelle ressemblait fort à une capitulation devant la paysannerie russe. Le fond de l'affaire, c'était que Kamenev et Zinoviev étaient inquiets de ce que Staline, en théorie leur allié, s'employait à éliminer peu à peu leurs obligés dans l'appareil régional du Parti. Ce fut ainsi que l'on aboutit à la constitution d'**une nouvelle troïka formée de Trotski, Kamenev et Zinoviev**; elle rallia même Kroupskaïa, auréolée du prestige éminemment marxiste d'être la veuve de Lénine. Ils s'appuyaient notamment sur les bolcheviks de Leningrad, dont Kamenev était le dirigeant; ils tentèrent d'affirmer la "supériorité révolutionnaire" de la ville d'Octobre et de son glorieux prolétariat sur Moscou, cité qui n'avait joué qu'un rôle secondaire dans la Révolution. Du coup, Staline rallia tout à fait les positions théoriques de Boukharine, tout en se posant en médiateur au XIVe congrès du Parti, qui se tint en décembre 1925. Le congrès aboutit à une résolution conciliatrice, mais il réaffirma le principe de l'interdiction des factions; grâce au contrôle croissant que Staline exerçait sur l'appareil, par le biais du secrétariat du C.C., la section du Parti de Leningrad fut épurée au début 1926 et la *troïka* perdit son principal point d'appui.

« ... Cela dit, en l'occurrence, c'est Schwonder le plus imbécile de tous. Il ne comprend pas que Charikov représente un danger beaucoup plus grand pour lui que pour moi. En ce moment, il s'ingénie par tous les moyens à le dresser contre moi, sans se rendre compte que si un autre réussit à son tour à dresser Charikov contre lui, il ne restera plus de Schwonder qu'un petit tas de cendres ».

(Milkhaïl Boulgakov, *Cœur de chien*: nouvelle écrite en 1925, publiée en Occident en 1968)¹.

¹ Charik, sympathique et famélique corniaud des rues, métaphore du peuple russe, tombé entre les mains d'un médecin prêt à toutes les folies pour faire progresser l'humanité, le professeur Preobrajenski (*alias* Lénine), a subi une greffe d'hypophyse humaine qui l'a transformé en Charikov, spécimen répugnant d'être humain habité par des instincts animaux, parfaite préfiguration de *l'homo sovieticus*. Schwonder, un ennemi du professeur, manipule l'homuncule afin de prendre le pouvoir dans l'immeuble communautaire qu'ils partagent. Le passage cité ci-dessus, et quelques autres de la même eau, ont valu à cette superbe nouvelle d'être interdite en U.R.S.S. jusqu'à la *Perestroïka*.

L'opposition à Staline était hétérogène et surtout elle **ne pouvait rien faire contre les intrigues d'appareil**, les campagnes de presse à tonalité de plus en plus ouvertement antisémite (Trotski, Kamenev et Zinoviev étaient juifs; Trotski par exemple fut accusé "d'avoir des liens nationaux très lâches avec la Russie"); ni contre la surveillance de plus en plus pesante exercée par le Guépéou. Les idées, les programmes des opposants parvenaient très difficilement à la base (de nombreux documents étaient réservés aux cercles étroits des dirigeants; d'autres étaient censurés ou ne trouvaient pas d'imprimeurs ni de diffuseurs en province). De toute façon, le reflux de la Révolution hors d'U.R.S.S. favorisait objectivement les arguments des partisans de "la Révolution dans un seul pays": **les idées de Trotski paraissaient utopiques**, éventuellement dangereuses pour la survie du régime bolchevik en U.R.S.S. (était-il assez fort pour affronter l'ensemble du monde capitaliste?). De là à insinuer que Trotski était un agent des puissances capitalistes, dont Staline se plaisait à exagérer la menace qu'elles faisaient peser sur l'U.R.S.S., "forteresse assiégée" du socialisme, il n'y avait qu'un pas, vite franchi par les officines de propagande au service de la clique stalinienne.

Surtout, **le Parti** d'après la "promotion Lénine" **était désormais un mastodonte** d'un million trois cent mille membres, dont seulement huit mille "vieux bolcheviks" d'avant 1917. Il était composé à 60% de bureaucrates de l'État, jeunes et peu éduqués (Staline a dit plus tard qu'il y avait moitié d'analphabètes dans le Parti en 1924). Ils n'avaient pas d'autres lectures théoriques que les petits opuscules de vulgarisation, des sortes de catéchismes, que Staline rédigeait ou faisait rédiger à leur intention, et qui leur fournissaient des certitudes simples et absolues et des armes rhétoriques sur mesure pour un "débat" qui se réduisait de plus en plus à des insultes et à des tentatives d'intimidation. En réalité, **les militants de base étaient totalement indifférents aux débats de fond**, et notamment aux contributions, souvent de haut niveau intellectuel, que Trotski et les autres opposants parvenaient parfois à faire publier; en revanche ils comprenaient très bien que leur intérêt était de coller, contre les détracteurs de l'"appareil", à la ligne de celui dont dépendait leur carrière (Staline contrôlait tous les organismes de promotion interne ou d'épuration) et, pour les plus sincères, leurs possibilités d'agir pour la construction du socialisme. Cette ligne, ils en faisaient "**la ligne générale**"¹ par opposition à toutes les "**déviations**" qui ne pouvaient qu'affaiblir le Parti. Le débat, toujours perçu comme "imposé" par les opposants à la "ligne générale", c'était l'anarchie; le contradictoire était promptement identifié au contre-révolutionnaire. Ainsi les protestations de Trotski contre la bureaucratisation du Parti, ses appels à la base tombaient complètement à plat. Par ailleurs, chaque fois qu'à la suite d'un compromis on élargissait le Comité central ou le Politburo, Staline faisait entrer de nouveaux hommes à lui.

¹ Titre d'un film d'Eisenstein (sorti en 1929).

La suite est assez compliquée. Les divers opposants à Staline tentèrent de se regrouper: c'était trop tard. L'ambiance était de plus en plus excécrable: le Guépéou "découvrait" des complots, des rendez-vous suspects en forêt, et multipliait les arrestations. Dzerjinski, un allié de Staline qui depuis 1924 cumulait la direction de la police politique et celle du Gosplan, mourut en juillet 1926 d'une crise cardiaque au cours d'une session particulièrement agitée du Comité central; Staline accusa ses opposants de l'avoir assassiné! Préobrajenski fut battu et laissé pour mort par les nervis du Guépéou alors qu'il tentait de mener une réunion "oppositionnelle" dans une usine de Leningrad... Finalement, entre l'été 1926 et le début 1927 Trotski, Zinoviev et Kamenev furent exclus du Politburo, et Zinoviev perdit la direction du Komintern, qui fut confiée à Boukharine, cependant que Kroupskaïa se ralliait à Staline. En octobre 1926 celui-ci fit adopter officiellement par le Parti sa théorie de la construction du socialisme dans un seul pays.

Dans le cadre de la préparation du XVe congrès, qui devait avoir lieu en décembre 1927, Trotski, qui persistait dans ses illusions quant aux possibilités d'un débat à la base, tenta de présenter un programme global de réformes, lequel, grâce aux bons soins du Guépéou, ne fut pas diffusé. En **novembre 1927**, lors des défilés pour le dixième anniversaire d'Octobre, les trotskistes déployèrent des banderoles dans la foule, mais ne parvinrent pas à arriver jusqu'à la place Rouge; ce fut la dernière manifestation non officielle à Moscou avant la Perestroïka, à l'exception de celle d'août 1968 qui rassembla moins de dix personnes (voyez au chapitre 4). Une semaine plus tard, **Trotski et Zinoviev furent exclus du Parti**; au congrès, Kamenev fut exclu du Comité central. Trotski refusa de faire son autocritique et fut envoyé en relégation à Alma-Ata (aujourd'hui Almaty, au Kazakhstan); les autres, pour la première fois de l'Histoire de l'U.R.S.S., durent ajouter le deshonneur à la défaite (mais ce deshonneur n'était-il pas contenu dans la formule selon laquelle « nul n'a raison contre le Parti »?): notamment Zinoviev et Kamenev qui, outre leur **autocritique** personnelle, durent signer une lettre où ils dénonçaient leurs anciens partisans. Cette année 1927 fut marquée aussi par les premières purges à motifs ouvertement politiques au sein du Parti; cependant on se contentait encore d'exclure, sans éliminer physiquement.

Trotski, à la suite de son appel aux communistes contre Staline (évoqué plus haut), fut **expulsé d'U.R.S.S.** en février 1929 en direction de la Turquie. Il y demeura quatre ans avant de se fixer en France; expulsé en 1935, il s'installa en Norvège, puis finalement au Mexique où il fut assassiné en 1940, à coups de pic à glace, par l'agent stalinien Ramón Mercader qui s'était introduit dans son entourage¹. Il avait eu le temps d'influencer la gauche locale, notamment les

¹ Cet épisode célèbre est évoqué notamment par Jorge Semprun dans *La deuxième mort de Ramón Mercader*, roman paru en 1969. La vindicte stalinienne contre les trotskistes se traduit par de nombreuses

peintres surréalo-populistes Diego Rivera et Frida Kahlo. Dans ces exils successifs, Trotski ne resta pas inactif. Il dénonça Staline et la dérive stalinienne; mais **il restait un bolchevik** (Furet commente à ce propos: « l'ancien chef de l'Armée rouge incarn[ait] avec Lénine le bolchevisme vainqueur en Octobre; même vaincu, même exilé, il brandi[ssait] cet héritage comme le sens de sa vie elle-même »). En 1938, il fonda une **IVe internationale** pour fédérer les différents groupes qui contestaient le stalinisme au nom du bolchevisme. Cette Internationale, qui apparaissait comme un décalque de l'Internationale bolchevique, existe toujours aujourd'hui... ainsi que de nombreux groupes dissidents qui en sont issus par scissions successives. Ces phénomènes de scissiparité avec excommunications mutuelles, et la dérive groupusculaire, voire sectaire du trotskisme, s'amorcèrent dès avant la seconde guerre mondiale (voyez une note à ce sujet dans le cours sur la France, au chapitre 11).

3) Élimination de Boukharine et fin de la N.E.P.

Le XVe congrès avait réaffirmé solennellement les principes de la N.E.P. Pourtant dès que les trotskistes et autres "opposants de gauche" eurent été marginalisés, **le vent commença à tourner pour les bénéficiaires de la NE.P.** et pour les opposants "de droite". Il s'agissait cette fois pour Staline d'**isoler Boukharine**, partisan d'une politique moins brutale envers les campagnes: c'était un allié encombrant du fait de son prestige de "vieux bolchevik", et de la popularité que ses idées pouvaient lui donner dans une population que révoltait l'idée d'une reprise de la dynamique révolutionnaire.

Mais les choses allaient plus loin qu'une simple querelle de personnes: **Staline était décidé** maintenant **à reprendre** immédiatement **la** tentative léniniste de **construction de la société socialiste**. Même si, mis à part le problème de l'extension géographique du processus, ç'avait été le programme de son plus dangereux adversaire, et peut-être précisément à cause de cela, il en avait besoin pour affirmer sa légitimité révolutionnaire de bolchevik, la continuité qui le liait à Lénine — Lénine qui pour les bolcheviks était l'homme d'Octobre et du communisme de guerre, pas l'homme de la N.E.P... Les symboles de la Révolution, que Staline s'était appropriés dès 1924, ne suffisaient plus: il lui fallait la faire à son tour. Comme Staline avait éliminé ses plus dangereux concurrents, cela ne pouvait tourner qu'à son

liquidations, sur lesquelles le *Livre noir* s'étend longuement (pp. 335 sqq.), même dans les prisons et dans les camps de concentration allemands où les communistes, qui avaient constitué des organisations très performantes pour protéger leurs militants, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour faire liquider les trotskistes. En France, il y eut des disparitions suspectes de trotskistes à la Libération.

avantage: la reprise maîtrisée du processus révolutionnaire ne pouvait que resserrer sa domination sur le pays. Brisée, la société existante allait être remplacée par une "société socialiste" entièrement dominée par le Parti, qu'il était en passe de contrôler.

L'homme à la moustache ne l'avait pas encore emporté au Politburo, où Boukharine pouvait compter sur la moitié des huit voix; mais il pouvait compter avec le Guépéou, dirigé depuis la mort de Dzerjinski par Genrikh Grigorievitch **Iagoda** (1891-1938), et aussi avec le Gosplan, dirigé depuis la même date par **Kouibychev**, un homme parfaitement incompetent en économie, et dont les hautes instances, dignes héritières du V.N.S.Kh. de l'époque du communisme de guerre, continuaient à élaborer de grandioses plans de développement économique. Ces projets reposaient sur une foi absolue dans le volontarisme révolutionnaire: **la volonté humaine**, guidée par la "science" marxiste, **pouvait et devait l'emporter sur les données naturelles et les lois de l'économie**. L'économiste Stroumiline écrivait à cette époque des phrases qui annonçaient le stalinisme triomphant ou le Grand Bond en Avant maoïste: « la tâche des bolcheviks est de transformer l'économie, non de l'étudier. Il n'y a pas de forteresse que les bolcheviks ne puissent prendre d'assaut (...). La question du rythme dépend de la volonté humaine » (Staline traduisait: du pouvoir du Parti). Ce n'était pas que les planificateurs de la fin des années 1920 fussent bien plus délirants qu'à l'époque de Larine; ce qui était inquiétant, c'était que désormais il y avait des hommes au pouvoir pour leur prêter attention et pour s'en servir, des hommes qui avaient intérêt à ce que ces rêves devinssent réalités.

Depuis la fin 1927, **Staline et ses alliés** (notamment Molotov) **affichaient la plus grande hostilité envers les koulaks** "capitalistes".

Or, alors que la récolte de 1927 la récolte avait été excellente, à l'hiver 1927-1928, puis à l'hiver 1928-1929 les **problèmes d'approvisionnement** des villes prirent une ampleur inédite: c'était en fait à cause des prix trop bas proposés aux paysans par le gouvernement, alors que les prix industriels augmentaient, d'où une "crise des ciseaux"¹; à cause aussi d'une baisse des impôts décidée par Boukharine en 1926 et qui, paradoxalement, dans un contexte d'insécurité et d'inquiétude pour l'avenir, incita les paysans à produire encore plus pour l'autoconsommation; à cause enfin de la psychose de l'agression capitaliste, entretenue par Staline, qui se traduisait en ville par des réflexes de stockage. Mais Staline expliqua immédiatement ces difficultés par une **« grève des koulaks »**. Peu à peu on vit réapparaître des brigades d'ouvriers chargés d'épurer les soviets et les cellules rurales du Parti, de "convaincre" les paysans; les bolcheviks encourageaient de nouveau les paysans pauvres à s'organiser pour faire rendre gorge aux koulaks; par ailleurs on ferma les marchés ruraux où

¹ Sur cette notion voyez le cours sur les États-Unis, au chapitre 2.

les commerçants de villes venaient s'approvisionner, sous le prétexte qu'ils représentaient un ferment de capitalisme: ce qui ne fit qu'aggraver la situation en ville.

Tout ceci n'eut pour effet que d'effrayer davantage les paysans, qui réduisirent leurs emblavures (surfaces semées), tandis que la nervosité gagnait les usines. La récolte de 1928 fut mauvaise, celle de 1929 catastrophique; la situation était encore aggravée par les mesures incohérentes d'un pouvoir exclusivement absorbé depuis longtemps par les luttes de personnes — et que le désordre croissant servait, puisque chaque faction en accusait ses ennemis. **Les tensions étaient de plus en plus fortes dans les campagnes**, où se multipliaient les assassinats de représentants du pouvoir. En ville, le rationnement refit son apparition; il faut dire que le gouvernement était en train de fermer les petits commerces, accusés d'être autant d'"entreprises capitalistes". Une crise d'approvisionnement très grave s'annonçait pour l'hiver 1929-1930: excellent prétexte pour mettre fin à la N.E.P.

On voit bien que **ce fut le régime qui provoqua la crise** et s'en servit ensuite de prétexte: il n'y eut pas de mauvaises récoltes, pas de "fuite en avant" devant une dégradation imprévisible de la situation, mais bien une organisation méthodique de ladite dégradation par le pouvoir. Par ailleurs, en mars 1928 le Guépéou découvrit opportunément dans le Donbass un "complot contre-révolutionnaire soutenu par des traîtres à la solde de l'étranger" recrutés par les "spécialistes bourgeois" (*spetzy*), ingénieurs et cadres des usines et de l'administration issus par force de l'ancien régime et que la N.E.P. avait encouragés à reprendre leur travail. Puis de telles "découvertes" se multiplièrent, il y eut des procès. C'était une nouveauté, un autre signe de la montée de la paranoïa stalinienne au service de la terreur.

Ce fut entre avril et juillet 1928, dans une série de discours prononcés en général à huis clos, que Staline montra la patte fourchue. Abandonnant son masque centriste, il scella le sort de la N.E.P. en soulignant qu'elle ne pouvait aboutir qu'à un renforcement des classes sociales hostiles à la Révolution; reprenant les prévisions apocalyptiques de Préobrajenski, il souligna qu'il allait être "nécessaire" d'exercer une extrême violence envers la paysannerie. Ce brutal changement de langage, et les tensions que l'on commençait à percevoir dans le pays, entraînèrent immédiatement un affrontement avec les boukhariniens. **Boukharine**, qui était un intellectuel et un théoricien, était atterré de la brutalité de cet apparatchik qu'il avait longtemps méprisé et tenu pour quantité négligeable, mais qu'il qualifiait désormais de « nouveau Gengis Khan ». Effrayé par la montée des tensions sociales, par la rupture de plus en plus évidente de l'"alliance ouvrière-paysanne" qu'il tenait pour indispensable à l'avenir de la Révolution, il **tenta de réagir** à l'été 1928 en publiant une protestation dans la *Pravda*, mais ce texte trop abstrait toucha peu les militants. Staline, sans citer de nom, dénonça le « danger droitier », la « dangereuse déviation du Parti dont le but ultime était de créer les

conditions permettant la restauration du capitalisme en U.R.S.S. »: il appelait ainsi les militants à serrer les rangs autour de lui.

Le plénum du Comité central, puis le VI^e congrès du Komintern¹ condamnèrent la "**déviatiion droite**" à l'unanimité (Kamenev compris). Une nouvelle fois, on vit les opposants (Boukharine et ses partisans) voter pour cette résolution qui condamnait le factionnalisme. Ils avaient signé leur perte: le Guépéou et la presse se déchaînèrent contre eux. Ils furent accusés essentiellement d'avoir eu des contacts avec les trotskistes, ce qui permettait de placer la bataille sur le plan du factionnalisme et non sur celui des idées. À la fin 1928 **Boukharine fut exclu du Comité central** et dut démissionner de la direction de la *Pravda* et de la présidence du Komintern. Finalement, à l'automne 1929 Boukharine et ses amis durent faire leur autocritique et perdirent tout poids politique. Il y eut une nouvelle purge dans le Parti. **Staline était désormais le seul maître** de l'U.R.S.S.

Dans le même temps, s'amorçait la reprise du processus révolutionnaire. Le **premier plan quinquennal** fut adopté en avril 1929: reprenant les rêves fous du V.N.S.Kh., il prévoyait une croissance industrielle de 135% en cinq ans, mais pas encore une collectivisation générale et immédiate des entreprises; en revanche il envisageait le recours systématique à la main-d'œuvre forcée des camps de travail, et il y avait un plan délirant de colonisation de la région de Narym en Sibérie. Au bout de quelques semaines le plan quinquennal fut revu à la hausse, notamment pour ce qui était de la collectivisation dans les campagnes. En juin 1929, la presse annonça le début de la "collectivisation de masse" des entreprises; dans le même temps les bolcheviks concentrèrent de nombreuses forces dans les campagnes pour arracher aux paysans leur récolte. À l'automne 1929, ces forces étaient prêtes pour procéder à la collectivisation, cependant que 10 à 20% des paysans (les "pauvres") s'étaient déjà réunis en coopératives, les *tozy*, qui allaient servir de modèle pour la collectivisation, et aussi de force d'appoint contre les koulaks. En province, des bolcheviks zélés rivalisaient déjà d'ardeur pour "encourager" les paysans à entrer dans ces fermes collectives. Tous les mécanismes du marché étaient brisés et le pays se préparait à une reprise de la guerre civile; **la N.E.P. était morte**.

¹ Ce fut ce congrès qui lança en Occident la tactique "classe contre classe" (voyez le chapitre 6 et les cours sur la France, au chapitre 11, et sur l'Allemagne, au chapitre 2): il y a donc un lien direct entre celle-ci et la "reprise du processus de lutte des classes" en U.R.S.S. La nouvelle tactique fut annoncée par Boukharine lui-même, que Staline forçait ainsi à renier ses anciennes positions (c'étaient aussi les anciennes positions de Staline, mais c'était Boukharine qui était à la tête du Komintern). Ce tournant était lié aussi à un certain nombre d'événements extérieurs qui servirent de prétextes: les massacres de communistes en Chine en 1927 (voyez le cours sur ce pays, au chapitre 1), l'échec de la grève générale de 1926 en Grande-Bretagne (voyez le cours de Relations internationales, à la fiche P4), etc.

II-La mise en place du stalinisme (1929-1941).

A) La collectivisation des campagnes.

« À un signal, nous nous levâmes pour entonner l'hymne de l'État unique: sur l'extrade apparut notre spirituel phono-lecteur, tout brillant avec son haut-parleur d'or.

— Numéros, nos archéologues ont mis au jour un livre du XXe siècle. Un auteur ironique y raconte l'histoire du sauvage et du baromètre. Un sauvage avait remarqué qu'il pleuvait chaque fois que le baromètre s'arrêtait sur "pluie" (un sauvage couvert de plumes apparaît sur l'écran, il fait couler le mercure du baromètre: rires). Vous riez, mais ne croyez-vous pas que l'Européen de ce temps était beaucoup plus risible? Tout comme le sauvage, il désirait la "pluie", la pluie avec une minuscule, une pluie algébrique, mais il restait devant le baromètre comme une poule mouillée. Le sauvage, au moins, était beaucoup plus hardi et possédait une certaine logique, bien que barbare: il avait su voir la relation entre la cause et l'effet. En vidant le réservoir de mercure, il faisait un premier pas sur le grand chemin que, depuis... »

(Evguény Zamiatine, *Nous autres*, 1920).

En octobre 1929, Staline publia dans la *Pravda* un article intitulé **Le grand tournant**. Il y proclamait que « le paysan moyen s'[était] tourné vers les kolkhozes », qu'il était donc possible de procéder à la collectivisation immédiate des campagnes, et que par ailleurs on marchait « à toute vapeur sur la voie de l'industrialisation ». Le mois suivant, le plénum du Comité central affirma que « la construction du socialisme, sous la direction de la dictature du prolétariat, p[ouvai]t être réalisée à une vitesse encore inconnue dans l'Histoire ». La collectivisation devait être totale au printemps 1931; elle se ferait immédiatement sous la forme la plus poussée, avec mise en commun du cheptel et des instruments agricoles (ce type d'exploitation correspondait à ce qu'on appelait un *artel* dans le vocabulaire d'avant 1929). Pour la gestion du matériel agricole, qui manquait, des Stations de Machines et de Tracteurs (**M.T.S.**) regrouperaient plusieurs coopératives. Il y avait du pain sur la planche: à cette date 2% à peine des paysans soviétiques étaient regroupés en coopératives (kolkhozes), et autant travaillaient dans les fermes d'État (sovkhozes), héritées de la période du communisme de guerre. L'ensemble de ces structures collectivistes exploitait tout juste 2,6% des terres cultivées.

Des "états-majors de collectivisation" devaient être constitués, avec des brigades qui se rendraient dans les villages pour faire "voter" les paysans pour l'adhésion au kolkhoze. Mais il n'était pas question de procéder par consensus, même au niveau des apparences. En décembre, Staline annonça « **la liquidation des koulaks en tant que classe** »: ceux qui

s'opposaient à la Révolution devaient être déportés en Sibérie ou en Asie centrale et leurs biens seraient confisqués; ceux qui étaient loyaux au régime devaient être arrêtés et transportés, dans les limites de leur région, « hors des zones prévues pour être collectivisées, sur des sols nécessitant une bonification » — même les innocents étaient coupables. Le total de ces deux catégories était censé ne pas dépasser 5% de la paysannerie, d'après les chiffres fort précis donnés par Staline; pour atteindre ces chiffres, on fixa des quotas officiels de koulaks à déporter par villages. Des "commissions de dékoulakisation" étaient habilitées à dresser des listes de koulaks; c'étaient le plus souvent des troïkas formés du responsable local du Parti, du président du soviét rural (ou du *kombedy*, les deux se confondaient souvent) et du représentant du Guépéou.

Évidemment, tout se déroula dans l'arbitraire le plus total, notamment la définition des koulaks et leur répartition dans les catégories susdites. En fait, furent traités comme des koulaks (ou des "koulakisants") tous ceux qui s'opposaient à la collectivisation ou aux réquisitions, tous ceux qui avaient le malheur de déplaire aux "activistes" venus des villes et aux "paysans pauvres" (or les tensions avec les *kombedy* duraient au moins depuis 1927), tous ceux qui sortaient du rang par leurs qualités de leaders ou par leur ardeur au travail et leurs connaissances agronomiques: il s'agissait d'une volonté de décapiter la société rurale afin de la détruire de fond en comble. La **dékoulakisation** toucha au total cinq millions de personnes (selon une estimation de Soljenitsyne), ou bien 15% de la population rurale (selon une estimation d'Hélène Carrère d'Encausse), et bien plus dans certains villages, en Ukraine notamment, où les quotas furent allègrement dépassés par des bolcheviks zélés. Les déportations, qui concernèrent officiellement un million huit cent mille personnes jusqu'en 1931, se firent dans la désorganisation la plus complète. Les déportés partirent souvent à pied, dans l'hiver russe, sans avoir le droit d'emporter autre chose que leurs vêtements (leurs autres biens furent systématiquement pillés); les cadavres sans sépulture jonchèrent les routes de l'exil. D'autres ou les mêmes attendirent des semaines entières, par un froid glacial, dans des wagons, dans des gares, dans des casernes. Certains des survivants moururent à l'arrivée, en plein hiver dans des contrées désolées où il n'y avait ni bâtiments pour les accueillir, ni nourriture; il y eut des cas de cannibalisme. La **collectivisation** proprement dite donna lieu à d'hallucinantes scènes d'hystérie: les archives de Smolensk nous parlent de collectivisation de vêtements et de lunettes...¹

La proportion de foyers collectivisés augmenta spectaculairement (ils formaient 60% du total en mars 1930), même si dans un premier temps les kolkhozes n'existent que sur le papier: il n'y avait aucune structure, ni matérielle ni humaine, qui permît de les faire fonctionner. Mais **les paysans résistaient, abattaient leur bétail** (25 à 50% du cheptel disparut en deux ans) et mangeaient ce qu'ils pouvaient; les semences étaient confisquées par

¹ Sur les archives de Smolensk, voyez au chapitre 6.

les kolkhozes qui ne savaient qu'en faire; dans de nombreux villages les semailles du printemps 1930 risquaient de ne pas avoir lieu. Aussi, en mars 1930, Staline effectua un recul tactique: il publia un article où il critiquait « les excès de la dékoulakisation », le « caractère bureaucratique » des décisions prises, la « collectivisation abusive du petit bétail et des effets personnels », bref, selon le titre de l'article, « le vertige du succès ». Le processus s'arrêta brutalement, les deux tiers des foyers collectivisés dans l'hiver quittèrent les kolkhozes... et la récolte fut bonne.

Mais le grêlé moustachu ne lâchait pas aussi facilement sa proie: le mouvement reprit à l'automne 1930, juste après la récolte, et en juillet 1931 on en était de nouveau à 70% de foyers ruraux collectivisés. Entre-temps, **le régime avait extorqué aux paysans une grande partie de la récolte**: un tiers en moyenne, 41% en moyenne en 1931 en Ukraine, 47% dans le Kouban, jusqu'à 70% dans certaines régions d'Ukraine. Or dans les conditions de l'époque il fallait en garder au moins 15% pour les semailles; durant la N.E.P., les paysans consacraient rarement plus de 15 à 20% de la récolte à la commercialisation: il s'agissait donc d'exigences insupportables. Ce blé ne **prit** même pas **le chemin** des villes soviétiques, où le rationnement dura jusqu'en 1935, mais celui **de l'Allemagne** — en échange de machines destinées à l'industrialisation à tout va¹. Aux termes d'accords commerciaux passés en 1930-1931, l'U.R.S.S. fournissait aussi de l'or au *Reich*: pour en obtenir, le régime mit immédiatement ses nouveaux esclaves au travail, notamment dans la région minière de la Kolyma (dans l'Extrême-Orient sibérien), un séjour de rêve pour le bonheur du peuple. Cette collaboration avec l'Allemagne continua durant quelques mois après l'arrivée au pouvoir de Hitler.

Ce fut ainsi que l'U.R.S.S. de Staline trouva les capitaux nécessaires à l'industrialisation: en faisant la guerre à une partie de la population et en lui volant le fruit de son travail, en en réduisant une autre à l'esclavage: bref, en continuant à piller le capital accumulé en Russie depuis des siècles. Rien d'étonnant à ce que cette **économie de pillage** ait fini, après quelques décennies, à montrer des signes de faiblesse, et notamment de sous-capitalisation! Il est vrai qu'entre-temps la Révolution était censée avoir eu lieu, grâce notamment aux armes forgées par l'industrie soviétique avec le produit de la mise en coupe réglée des campagnes: les **déséquilibres économiques** accumulés ne gênaient pas les bolcheviks, dont le projet était essentiellement politique, et à court terme. Je montre dans le cours sur l'Allemagne, au chapitre 3, que Hitler raisonnait exactement de la même manière. Mais l'U.R.S.S. dura soixante-quatorze ans, la "lutte finale" n'eut pas lieu; le "socialisme réel" finit par s'écrouler sous l'effet de ses propres déséquilibres.

¹ Voyez, plus bas et au chapitre 4, les passages sur l'extrême dépendance de l'industrialisation soviétique envers les technologies importées.

Les paysans avaient été pressurés comme jamais dans l'Histoire, mise à part la période du communisme de guerre. Le résultat fut **une nouvelle série de troubles violents** (des meurtres, des incendies de bâtiments de kolkhozes, etc.), qui culminèrent en 1932-1933 et durèrent jusqu'en 1935; mais les conditions avaient changé et les bolcheviks, qui s'étaient préparés à cette résistance, en vinrent à bout sans peine. Cependant à l'été 1931 le blé ne rentrait plus, car les semailles avaient été perturbées: ainsi par endroits les paysans affamés s'étaient mis à tout consommer, y compris le grain prévu pour les semailles suivantes; ailleurs, personne ne travaillait plus car il n'y avait plus d'hommes, plus de semences, plus de village. Le gouvernement, qui avait absolument besoin d'argent pour l'industrialisation, réagit par des ponctions encore plus importantes sur la récolte, et par une répression accrue, notamment en Ukraine.

S'agissait-il seulement de pressurer le "grenier à blé" traditionnel de la Russie, ou bien y avait-il une volonté de briser le peuple ukrainien? Les avis divergent; j'en reparlerai au chapitre 5. Toujours est-il qu'**en Ukraine** le résultat fut la **terrible famine** de 1931-1932, qui fit quatre à cinq millions de victimes. Cette catastrophe passa presque inaperçue à l'étranger, contrairement à celle de 1921, car les autorités la nièrent, empêchèrent les miséreux de se rendre dans les quelques villes ouvertes aux étrangers; bien entendu, aucun étranger ne se déplaçait plus en province sans un solide encadrement (en été 1933, l'ancien président du Conseil français, le radical Édouard Herriot, fit une tournée dans ces régions, et les trouva florissantes — voyez au chapitre 6). Dans les mêmes mois, des scènes du genre de celle qui suit avaient lieu dans la capitale de ce Paradis:

« C'est ainsi que je me suis retrouvée à Kiev. L'État commençait justement à mettre du pain en vente libre. Dès le soir, les gens faisaient la queue. Les files d'attente s'allongeaient sur cinq cent mètres. Tu sais, les files d'attente, il y en a de toutes sortes: dans les unes, on attend son tour en riant, en grignotant des graines de tournesol. Dans d'autres, on inscrit votre numéro sur un papier. (...) Mais là, c'était très particulier, je n'avais jamais vu ça: on se prenait par la taille et on se tenait l'un derrière l'autre. Si quelqu'un faisait un faux pas, toute la file chancelait comme si une vague passait au-dessus d'elle. C'était comme une danse, on se balançait d'un côté sur l'autre. Et tous tanguaient de plus en plus fort. Ils avaient peur de ne pas avoir la force de rester accrochés à la personne qui était devant eux. Il avait peur que leurs mains ne se desserrent. Des femmes se sont mises à crier et bientôt tous ces gens ont hurlé. On avait l'impression qu'ils devenaient fous, qu'ils dansaient et qu'ils chantaient ». (Vassili Grossman, *Tout passe*, début des années 1960).

Une autre région où la collectivisation eut des effets apocalyptiques fut le **Kazakhstan**, où l'on sédentarisa de force les anciens nomades pour leur faire cultiver du blé, ce qu'ils ne savaient point faire; on abattit leur bétail, on brûla leurs tentes, on les parqua dans des bâtiments provisoires... Sur quatre millions de Kazakhs, un million disparut en trois ou

quatre ans: la place était libre pour les colons russes et ukrainiens, en grande partie d'ailleurs des déportés, qui affluèrent rapidement dans la région. Staline lui-même estima un jour le nombre total de victimes de la collectivisation à dix millions; le *Livre noir du communisme* s'arrête à « deux millions de (...) déportés; des centaines de milliers [trois cent mille selon un autre passage] morts en déportation; (...) six millions morts de faim » — autant, *fragment d'idéologie*, que l'extermination des Juifs par les nazis.

Sur le moment, l'homme à la moustache nia la réalité des famines. Au moment du **recensement de 1937**, il avait proclamé que l'U.R.S.S., grâce au socialisme, devait avoir atteint les cent quatre-vingt millions d'habitants, contre cent soixante et un en 1930. Lorsque les résultats lui furent communiqués, ils étaient si atterrants (cent cinquante-six millions) qu'il les fit censurer, après avoir identifié un complot trotskiste. Des statisticiens furent fusillés, les survivants furent priés de refaire leurs calculs et notamment de passer au peigne fin « les greniers, les sous-sols, les cuves à goudron, les toilettes publiques et autres lieux » où des Soviétiques avaient pu échapper au recensement. Munis de ces conseils paternels, ils aboutirent à cent soixante dix millions et demi d'habitants en 1939 — mais on ne publia jamais de résultats détaillés.

Début 1933, le gouvernement fixa des règles moins arbitraires pour la collecte de blé, désormais assimilée à un impôt; en fait, ce décret aboutit à alourdir encore le fardeau qui pesait sur les paysans; en 1935, l'État préleva 45% de la production agricole. **La collectivisation**, qui déjà **touchait 98% des foyers paysans en 1933**, s'acheva en 1938. Mais la production de céréales était inférieure de 15% (en 1935) aux dernières années de la N.E.P., malgré la mise en culture de nouvelles terres; à la fin de la décennie, malgré la mécanisation et une extension de 17% des emblavures, elle n'était pas parvenue à regagner le niveau de 1913. Les productions animales avaient baissé de 40% en 1935; elles retrouvèrent leur niveau de 1913 à la fin de la décennie. Seules les cultures industrielles avaient nettement progressé (de 40% environ durant l'ensemble de la décennie)

Ce fut en 1932-1933 aussi que **l'État prit en charge toutes les étapes de l'activité agricole**. Le statut définitif des **kolkhozes** date de 1935: il s'agissait en principe de coopératives autonomes, dans la limite des directives du Plan, et qui rétribuaient leurs membres au prorata de la récolte. Mais les directives du Gosplan étaient si précises qu'elles ne laissaient aucune place à l'initiative personnelle: ainsi il fixait à leur place la surface à ensemercer, estimait à l'avance la récolte; c'était à partir de cette estimation, et non des résultats effectifs, qu'étaient calculés les prélèvements (les impôts). Le battage et les semailles étaient contrôlés pour éviter que le grain "ne se perdît"... Les kolkhozes, coopératives autonomes en théorie, ne étaient pas plus en fait que les **sovkhozes**, fermes d'État dont les exploitants étaient des salariés — on en trouvait surtout dans les régions marginales où la

productivité était aléatoire, d'autres travaillaient pour l'armée; surtout, ils figuraient l'avenir socialiste de l'agriculture soviétique (par la suite, leur proportion parmi les exploitations agricoles augmenta lentement, mais continûment). L'encadrement de la production agricole avait aussi une forte dimension politique. Des "départements politiques" apparurent dans les campagnes: formés d'hommes sûrs, ils étaient chargés notamment d'encadrer les M.T.S., organes cruciaux pour la production car ils "coiffaient" plusieurs kolkhozes. De ce fait, les M.T.S. se virent affecter, en plus de leur rôle de gestion du matériel agricole, un rôle de "mobilisation idéologique" de la paysannerie, par le biais de "sections politiques". Il s'ensuivait évidemment des conflits incessants entre les techniciens et les idéologues...

Totalement dégoûtés et déresponsabilisés, souvent déplacés et regroupés (tous les cadres traditionnels de la vie rurale avaient explosé), les survivants de la collectivisation, qui étaient rarement les plus dynamiques des paysans, prirent très vite l'habitude d'en faire le moins possible, sur une terre qui ne leur appartenait plus, où on les traînait quotidiennement d'un champ à l'autre au gré des fantaisies de bureaucrates de plus en plus nombreux et arrogants, qui ne sortaient jamais de leurs bureaux et donnaient des ordres parfois aberrants. On s'en tirait en maquillant les statistiques, ce qui était d'autant plus nécessaire que le Gosplan imposait des objectifs de plus en plus irréalistes. L'agriculture soviétique ne s'est jamais remise de ce désastre absolu. Seule concession à la nécessité de nourrir le pays, en 1933 les kolkhoziens se virent concéder l'usufruit d'un petit **lopin individuel**. En 1938, ces lopins, qui ne pouvaient pas dépasser un demi-hectare, représentaient 3,9% de la surface ensemencée; mais il fournissaient 45% de la production agricole totale — 70% de la viande et du lait, 45% de la laine — et la moitié du revenu des kolkhoziens. Ces chiffres montrent à l'évidence que l'agriculture collectivisée ne fonctionnait pas et ne pourrait jamais fonctionner. Tel n'était pas le but: le communisme ne s'intéressait pas réellement à l'économie, c'était un projet politique auquel les acteurs et les réalités économiques n'avaient qu'à se soumettre, au prix de toutes les souffrances et au nom d'un avenir radieux... qui n'est jamais venu.

B) L'industrialisation à marche forcée.

« À l'aide du feu, ils coupaient et soudaient les blocs de verre. Sur les rails de verre, des monstres transparents, en verre, se déplaçaient lentement, c'étaient des grues qui, comme les hommes, se penchaient et déversaient leurs charges dans les entrailles de *l'Intégral*. Toutes ces choses ne faisaient qu'un: les machines parfaites, semblables à des hommes, et les hommes parfaits, semblables à des machines. C'était une beauté vibrante, une harmonie, une musique... »

(Evguéni Zamiatine, *Nous autres*, 1920).

« Quand on a des esclaves, on peut bien construire des pyramides ».
(Léon Blum, 1935).

Le **premier plan quinquennal** fixait, nous l'avons vu, des objectifs très ambitieux (+ 135% pour la production industrielle, + 110% pour la productivité du travail). Les objectifs furent encore relevés en 1930; il y eut d'autres épisodes d'"accélération" et de ralentissement, d'autres reculs comparables à celui du printemps 1930 pour l'agriculture, que je ne détaillerai pas; tout ceci était très improvisé, très politique, en contradiction totale avec les prétentions du régime à la rationalité et à la scientificité.

Le Plan mettait l'accent sur **l'industrie lourde**, qui devait bénéficier de 78% des investissements et passer de 8,4% à 16,2% du P.N.B. La raison majeure de cette distorsion des objectifs industriels était, au-delà des mythes prolétariens (l'"ouvrier" par excellence était le métallo), le fait que l'U.R.S.S. n'envisageait plus aucune forme de commerce, de collaboration économique avec d'autres pays, et qu'il lui fallait donc construire des filières industrielles complètes, en commençant par la base: pas question d'acheter en Allemagne des tôles pour les chars¹. C'était aussi qu'il fallait avant tout fabriquer non des produits de consommation, mais des armes pour l'affrontement inévitable avec le capitalisme; pour cela, il fallait toujours plus d'acier et d'autres produits de ce genre; mais ils s'accumulaient dans les locaux de l'armée, sous forme de "biens de consommation différée" d'un genre très spécial. Le plan prévoyait aussi toute une série de grands **travaux d'équipement** (à vrai dire, depuis la fin des années 1920 une série de projets d'infrastructures avaient été lancés, qu'il suffisait d'inclure dans un projet global: ainsi les chemins de fer "Turksib", en Asie centrale, et "B.A.M.", en Sibérie, représentent la rationalisation, dans les années 1930, d'un ensemble de chantiers ouverts auparavant).

Les usines devaient être rassemblées en grands **trusts** (regroupements horizontaux) et **kombinats** (regroupements associant plusieurs trusts: on peut prendre pour exemple l'Oural-Kouznetsk, qui associait le trust du fer de l'Oural au trust du charbon du Kouznetsk, par l'intermédiaire d'une ligne de chemin de fer nouvelle). Le résultat de ces prétentions à la rationalisation par le gigantisme fut que certaines villes n'avaient plus qu'une seule entreprise

¹ Cependant l'on fit beaucoup appel, jusqu'en 1934-1935, aux capitaux et aux machines allemandes; de manière générale, le développement économique des années 1930 reposa massivement sur des machines importés. D'après Vichnevski, de 1928 à 1941 plus du quart des nouveaux équipements furent importés, et bien plus durant le premier plan quinquennal. Un exemple: le site de Magnitogorsk dans l'Oural, l'une des fiertés de l'époque, chanté par Aragon notamment (dans *Front rouge*), fut inspiré à Staline par la grande usine de l'*U.S. Steel* à Gary, Indiana; une firme américaine remporta l'appel d'offres internationaux et construisit la ville. Fin 1930, il y avait quatre-vingt-six ingénieurs américains à Magnitogorsk, mais en 1933 ils n'étaient plus que sept, la plupart s'étaient lassés des conditions de vie et de la surveillance constante.

Ce recours au capital et au savoir-faire étrangers ne changeait pas le projet à long terme, il s'agissait seulement d'amorcer la machine, laquelle devait ensuite se nourrir de son propre dynamisme... Cette étape-là n'est jamais venue.

industrielle, qui employait 90% de la main-d'œuvre... Au sein de ces mastodontes industriels, les ouvriers seraient payés identiquement; les kombinats n'auraient pas entre eux d'échanges monétaires (toujours l'obsession de l'abolition de l'argent): ce qui, concrètement, signifiait le retour au troc, administré par le Gosplan.

Tous ces objectifs, vous l'aurez remarqué, étaient strictement quantitatifs. L'époque était à la **mystique de la statistique**: les objectifs chiffrés du plan étaient présentés comme des "défis": si on les dépassait, on était récompensé; sinon, on avait des ennuis (ou on maquillait les statistiques). Dans les usines, l'encadrement mettait en compétition plusieurs équipes d'**ouvriers de choc** (*oudarniki*). Elles avaient chacune leur plan, il y avait même un plan individuel par ouvrier (avec une "norme" à accomplir), par année, mois et jour... Dans un premier temps, cette pression multiforme et brouillonne sur les acteurs économiques aboutit à une désorganisation de la production, entre autre parce que les objectifs non atteints en amont provoquaient des pénuries en aval. Pour y mettre de l'ordre, le Gosplan suscita l'apparition d'un certain nombre d'organes administratifs centralisés, chargés d'approvisionner les entreprises. Certains secteurs furent déclarés prioritaires; un certain nombre d'entreprises furent promues au rang d'"entreprises de choc", données en exemple: ainsi l'usine de tracteurs de Kharkov.

Le ton de Staline était extrêmement agressif: il parlait d'une « guerre de classes » dans l'industrie, et effectivement **le pays se trouvait tout entier mobilisé**, comme pour une guerre, avec d'incessantes réunions, manifestations, "samedis communistes", ordres et contrordres. Il n'y eut pas dans l'industrie l'équivalent des déportations massives de koulaks, mais dans les premiers mois il y eut **mise à l'écart de nombreux "cadres** et spécialistes économiques bourgeois", c'est-à-dire non acquis aux projets staliniens. "Mise à l'écart" signifiait non seulement chômage mais aussi perte de la carte de rationnement, de l'accès aux services médicaux, parfois expulsion du logement... Ils furent remplacés par des hommes politiquement sûrs, sinon techniquement très bien formés; parfois, sans le renvoyer, on doubla le "directeur technique" par un "directeur rouge", membre du Parti, avec les mêmes problèmes de coexistence entre "politiques" et "techniciens" que dans les campagnes. Le processus, cependant, alla moins vite que prévu, car on avait trop besoin de techniciens. Des purges du même type, encore limitées, eurent lieu au niveau des organes centraux, notamment au Gosplan et à la Direction générale des Statistiques.

Parallèlement à ces épurations, eut lieu **une immense opération de promotion** d'ouvriers communistes à des postes de responsabilité, notamment par le biais des "universités ouvrières" qui accueillèrent trois cent mille étudiants en 1932; d'autres se formèrent sur le tas. Ce fut une chance exceptionnelle pour ces hommes qui se trouvèrent propulsés vers les sommets de la hiérarchie sociale (surtout au moment des grandes purges de 1936-1937). Ce fut aussi **un énorme effort de formation professionnelle**, à peu près sans équivalent dans

l'Histoire, qui fut accompli en quelques années: surtout dans la mesure où il s'agissait de personnes d'origine très modeste, qui sinon n'auraient jamais eu la chance d'acquérir une compétence et de faire carrière. L'U.R.S.S. disposait désormais d'un important réservoir de cadres pour son développement économique futur, même si bien sûr la formation dispensée dans ces années-là, hâtive et très politisée, n'était pas toujours sans défauts.

Au début de 1933, Staline déclara le premier plan quinquennal achevé, avec neuf mois d'avance. Les **résultats** quantitatifs étaient spectaculaires, notamment pour l'industrie lourde et pour l'industrie d'équipement (les besoins d'importations de machines-outils avaient beaucoup diminué); on avait vu apparaître de nouveaux centres industriels comme Magnitogorsk, des milliers d'usines, la plus grande centrale hydroélectrique d'Europe (sur le Dniepr), le canal Staline de Moscou à la mer Blanche et le métro de Moscou, cathédrale du communisme inaugurée en 1935. Mais la plupart des résultats étaient inférieurs aux prévisions de 1929, particulièrement dans les domaines de l'industrie légère (de plus, le secteur artisanal avait pratiquement disparu), des biens de consommation et aussi des transports. Surtout, l'industrialisation s'était faite de manière très extensive: la **productivité** avait baissé de 8% et le pouvoir d'achat des salariés avait diminué de 40% (par le biais d'une forte inflation, d'impôts nouveaux, d'emprunts forcés), même si les prix étaient officiellement fixes, et si certains l'étaient effectivement, ce qui équivalait à une forte diminution: ainsi les loyers en ville restèrent identiques de 1928... à la fin des années 1980.

Le **deuxième plan quinquennal**, adopté au début 1934 et qui fut déclaré accompli en mars 1937, s'efforça de pallier ces inconvénients, et d'introduire un peu d'ordre dans la croissance économique. Les objectifs étaient un peu plus modestes (et de ce fait ils furent mieux approchés), mais il n'était pas remédié aux défauts essentiels: extrême complexité des procédures, objectifs incohérents et parfois contradictoires entre eux, désordres en tous genres, gaspillage des ressources.

Ce fut à cette époque, pour tenter de résoudre les problèmes de productivité (et aussi dans l'optique populiste de flatter le simple ouvrier au détriment des cadres et des spécialistes), que le pouvoir lança le **mouvement stakhanoviste**, du nom d'un mineur de choc du Donbass, Alexeï Grigorievitch Stakhanov (1905-1977), qui, en une seule journée d'août 1935, abattit cent deux tonnes de charbon, soit quatorze fois la norme. L'exploit était truqué et ne correspondait à nul spontanéisme de la base ouvrière; mais il fit l'objet de toute une exploitation idéologique. Stakhanov, couvert d'honneurs, fut admis au P.C.(b.)U.S. en 1936 (année qui fut proclamée "année stakhanoviste") et devint même, après-guerre, député au Soviet suprême. Le mouvement fit tache d'huile: il y eut des congrès stakhanovistes, les autorités décernèrent le titre honorifique de "stakhanoviste" aux ouvriers qui réalisaient des

exploits du même genre, ainsi qu'un certain nombre d'avantages matériels et autres (un *oudarnik* ou un stakhanoviste pouvait gagner sept à huit fois plus qu'un ouvrier ordinaire; il bénéficiait d'avantages touchant le ravitaillement, il pouvait être nommé contremaître ou faire des études supérieures dans les universités ouvrières, etc.).

Concrètement, le mouvement stakhanoviste servit surtout de prétexte à **une nouvelle campagne contre les cadres**, que j'évoquerai plus loin; il permit également de faire monter encore la pression qui s'exerçait sur les travailleurs, contraints, par "émulation socialiste", d'accepter ou même de proposer eux-mêmes des **cadences** infernales et des **journées de travail** plus longues (en 1935, les syndicats avaient d'ailleurs été exclus de la fixation de la norme; désormais ils se chargèrent essentiellement de la surveillance et de la répression). Le stakhanovisme avait le plus souvent pour effet essentiel de désorganiser la production, notamment par la dilapidation des matières premières; ces problèmes étaient évidemment attribués à des saboteurs, ce qui servait de prétexte à de nouvelles purges. D'autres méthodes existaient pour motiver les travailleurs: ainsi, outre les *oudarniki* déjà évoqués, il y avait dans chaque usine un **tableau d'honneur** où l'on distinguait les meilleurs ouvriers... La trayeuse de choc biélorusse, distinguée pour son ardeur à dépasser la norme et pour son activisme politique, est restée jusqu'à la fin de l'U.R.S.S. une figure familière des congrès du P.C.(b.)U.S. et des sessions du Soviet suprême.

À la fin de la décennie les réalisations étaient spectaculaires dans le domaine des productions de base: la production d'acier avait triplé en six ans (1932-1937), celle d'électricité avait été multipliée par 2,6. L'U.R.S.S. maîtrisait de nouvelles techniques: les aciers spéciaux, le caoutchouc synthétique, etc. La croissance industrielle avait été de 16% par an de 1928 à 1937, chiffre qu'aucune économie n'est parvenue depuis à reproduire sur une telle durée¹; la productivité s'était finalement accrue de 60%. En 1938, le **troisième plan quinquennal**, sur cette lancée, se fixait l'objectif de rattraper les principales puissances capitalistes: le revenu national devait doubler, la production industrielle aussi, la consommation augmenter de 75%; tout ceci en même temps que l'U.R.S.S. préparait la guerre. Mais dès cette époque, le mécanisme de la croissance par la contrainte commença à se gripper: le capital suraccumulé dans les années 1930 se révélait très difficile à mobiliser effectivement (par exemple lorsque l'on avait construit à grands frais des locaux inutiles); il n'y avait plus de réserves d'énergie humaine, plus guère de volontarisme (de plus les purges faisaient sentir leurs effets); toutes sortes de goulets d'étranglement, non prévus par les planificateurs, faisaient leur apparition. En trois ans la production d'acier n'augmenta que de 3%... Ces chiffres cachaient cependant les **progrès persistants des industries militaires**, qui commençaient à absorber la plus grande partie de la croissance industrielle soviétique. Mais

¹ En données corrigées des exagérations d'ordre politique par les soins de Vichnevski: 9%, ce qui est déjà colossal. La Chine des années 1980-1990 a fait presque aussi bien, avec beaucoup moins de contrainte.

ce secteur était complètement opaque: les villes nouvelles construites pour le complexe militaro-industriel n'apparaissaient même pas sur les cartes...

En conclusion de ce passage, je voudrais insister sur une conséquence très importante à long terme de la planification de l'économie soviétique: loin de se traduire par une meilleure gestion des ressources, elle aboutit à un **gaspillage** généralisé. Les plans quinquennaux se traduisirent par une dé-monétarisation de l'économie: de plus en plus d'échanges étaient régis par le troc, de plus en plus de services étaient assurés par l'État à titre "gratuit". Théoriquement, c'était censé délivrer les gens de la tyrannie de l'argent, et le Gosplan, dans sa science, était censé veiller à la juste allocation des ressources; concrètement, cela signifiait que personne ne savait plus le prix des services et même des produits, surtout pas le Gosplan, béhémoth bien trop ventripotent pour être efficace: en économie toute mesure est impossible si l'on ne dispose pas d'un étalon commun — c'est-à-dire si chaque bien, chaque service n'a pas son prix. Par ailleurs, évidemment, plus personne n'avait de vision d'ensemble de l'économie réelle — la vision que donnaient les tableaux du Gosplan était théorique, elle correspondait à ce qui aurait dû être, non à ce qui était.

Dans ces conditions, très vite le gaspillage régna en maître: gaspillage de matières premières, d'énergie, de force de travail. Le canal de la Baltique à la mer Blanche se révéla à peu près inutilisable (d'autres infrastructures furent terminées bien après leur inauguration précipitée). On faisait faire à des marchandises des déplacements inutiles, on produisait des pièces détachées que l'on n'avait pas la capacité d'assembler et qui se dégradèrent car le Plan n'avait pas prévu de locaux pour les entreposer, les stakhanovistes fabriquaient des quantités effrayantes de pièces mal faites ou inutiles, on construisait des hôpitaux qui ressemblaient à des palais mais qui manquaient de matériel médical et dont la moitié des lits restaient vides par manque de personnel, etc... Cela n'importait guère: la logique du stalinisme était de mobiliser le plus de ressources possibles, pas de mieux les utiliser. Dans ce pays immense, dans le contexte des "prodiges" accomplis grâce à la mobilisation autoritaire de la population, et dans la perspective de la Révolution mondiale à court terme, l'idée de ménager ces ressources ne vint jamais à l'esprit des dirigeants.

C) La grande terreur.

Dès la fin des années 1920, **Staline imposa son culte**. Pour son cinquantième anniversaire en 1929, il fut salué comme "le théoricien le plus éminent du léninisme", "le

Lénine d'aujourd'hui", "le génie dont les immenses qualités sont indispensables à la classe ouvrière". Son portrait retouché, rajeuni, sans les stigmates de la petite vérole, était partout; lors des réunions, le premier toast était toujours pour lui.

Il n'y avait plus trace de controverses à l'intérieur du Parti: les opposants des années 1920 étaient en exil ou avaient fait leur autocritique. Cela n'empêcha pas le moustachu d'exiger de Rykov une humiliante autocritique en 1930; après quoi l'humilié fut exclu du Politburo. De nouvelles autocritiques d'anciens opposants déjà ralliés marquèrent le XVII^e Congrès en 1934; l'humiliation de soi-même semblait devenir l'un des éléments obligés du rite de l'adoration de Staline.

Non content d'exiger d'adversaires à terre des aveux détaillés de faiblesses et de déviations réelles ou imaginaires, le fatal Géorgien entretenait **le mythe du complot**. Il ne cessait d'évoquer les menées ténébreuses d'« agents d'information contre-révolutionnaire auprès des capitalistes », trotskistes et saboteurs; c'était eux, évidemment, qui étaient responsables du fait que le pays ne fonctionnait pas aussi bien que la science marxiste, interprétée par Staline, pouvait le laisser espérer. Évidemment ces traîtres n'étaient pas identifiés pour l'instant, ce qui ne pouvait que nourrir les tensions. Toute critique, toute expression (même passée) d'un doute sur la ligne du Parti devenait une déviation; tout déviationniste était assimilé à un ennemi (mettre le dogme en doute, c'était trahir); tout dysfonctionnement économique, tout échec du Plan étaient attribués à un complot des **traîtres déviationnistes**. Cette paranoïa trouvait un écho à la base, où l'on était prompt à accuser les responsables (cadres, dirigeants locaux) de ce qui n'allait pas. Or, malgré toute la souplesse d'échine dont savaient faire preuve les bolcheviks, il était difficile d'être d'accord sur tout en permanence: par exemple, il eût fallu un talent de devin pour s'adapter à *l'avance* aux tours et aux détours de la politique économique du monarque... Le mot d'ordre d'un jour étant l'objet de toutes les critiques le lendemain, à peu près tout le monde avait une "déviation" à se reprocher.

La collectivisation (plus exactement les conditions dans lesquelles elle se déroulait) souleva des oppositions dans le Parti, mais elles ne parvinrent pas à s'organiser. Il y eut donc de nouvelles éliminations dans les cercles dirigeants (pour l'instant elles ne se soldaient que par des déportations) et des purges, notamment en 1933 et 1934, à l'occasion d'opérations massives d'échanges des cartes; les effectifs du P.C.(b.)U.S. se virent brutalement et profondément renouvelés (on y trouvait de plus en plus de carriéristes). Rien en somme qui ne rappelât les évolutions de la fin des années 1920: il y avait belle lurette que le Parti n'était plus celui de Lénine, qu'il était recruté essentiellement sur le critère de l'obéissance à la ligne officielle, ce qu'on appelait "l'esprit de parti", même si la vieille garde, neutralisée et humiliée, conservait pour la façade la plupart des postes de direction. Au début 1934 on assista à une nouvelle réorganisation de la police politique, rattachée cette année-là au ministère de

l'Intérieur (elle avait désormais le même sigle: N.K.V.D.). C'était symptomatique: comme centre de pouvoir, le Parti s'affaiblissait sensiblement par rapport aux **"organes de sécurité"**. La montée des "Organes" avait certes commencé bien avant 1929, mais dans les années 1930 ils se trouvèrent chargés systématiquement de surveiller le Parti: **le régime stalinien n'était pas un régime partisan, ni militaire, mais un régime policier**. De plus, l'appareil policier avait la charge des déportés et des camps de travail, ce qui lui donnait un rôle économique essentiel.

Le grand tournant eut lieu en décembre 1934, à l'occasion de l'**assassinat de Sergueï Kirov** (Sergueï Mironovitch Kostrikov, né en 1886) par un certain Nikolaev. Kirov était le premier secrétaire du P.C.(b.)U.S. à Leningrad; c'était lui qui avait purgé les zinoviévistes en 1925. Qu'il fût ou non l'une des figures d'un nouveau courant oppositionnel en voie de constitution, qu'il eût été ou non plus applaudi que Staline au XVIIe Congrès, que l'assassinat ait été ou non organisé par Staline (comme Trotski le suggéra dès 1935, et comme Khrouchtchev le laissa supposer au XXe Congrès), nous n'en savons pas grand-chose, sinon que Nikolaev fut relâché, ce qui est évidemment suspect (un garde du corps de Kirov mourut dans un étrange accident de la circulation, destiné sans doute à le faire taire). Tout cela au fond importe peu¹: Staline saisit l'occasion, qu'il l'eût provoquée ou non, pour "faire le ménage".

Le jour même de l'assassinat, le gouvernement réagit par des mesures d'exception. Fin décembre 1934 et en janvier 1935, il y eut trois procès, un à Moscou et deux à Leningrad: lors du second, Zinoviev et Kamenev, ayant reconnu leur "complicité idéologique" avec l'assassin, furent condamnés à la prison. Il y eut six mille cinq cent condamnations, une purge du Parti. Dans l'année 1935, qui fut aussi celle de la naissance du stakhanovisme, Staline, sur un ton très populiste, lança une grande campagne "anti-bureaucratique": à côté des trotskistes et des "zinoviévistes", de nouveaux ennemis étaient désignés à la vindicte populaire, les "spécialistes" notamment. De nouvelles dispositions répressives apparurent: une loi sur les armes blanches aux termes de laquelle la possession d'un simple couteau de cuisine pouvait être interprétée comme un délit; l'extension aux enfants et adolescents de plus de douze ans des peines de droit commun, y compris la peine de mort, etc. Puis, en juin 1936, la *Pravda* annonça la découverte d'une vaste "bloc terroriste contre-révolutionnaire trotskiste-zinoviéviste" au service des "fascistes germano-polonais", dont les activités auraient remonté à 1932 et qui auraient assassiné Kirov et tenté de liquider Staline. Ce fut le début de la grande terreur, appelée aussi la *iéjovchtchina* du nom de son principal ordonnateur (avec Jdanov). Certaines manifestations en furent très spectaculaires et provoquèrent une énorme émotion à

¹ Les dernières recherches semblent plutôt infirmer la thèse de Khrouchtchev.

l'étranger; mais l'arbre des procès de Moscou ne doit pas cacher la forêt de la répression "ordinaire".

Le **premier procès de Moscou** s'ouvrit en août 1936 — dans un contexte international très lourd, marqué notamment par le début de la guerre d'Espagne —: on ressortit notamment Zinoviev et Kamenev de leurs cachots. Les seize accusés, abondamment torturés, confirmèrent leurs aveux, renchérissant même sur le procureur général Andreï Ianouariévitch **Vychinski** (1883-1954) — la plupart avaient déjà l'habitude des autocritiques et des reniements. Ils impliquèrent d'autres personnes, dont Boukharine et Rykov. Tous furent condamnés à mort et exécutés. La nouveauté par rapport aux procès de 1935, ce fut que celui-ci s'accompagna d'une mobilisation massive de la population, par le biais de réunions, de meetings, d'une campagne de presse hystérique, etc.; par ailleurs, c'était l'"année stakhanoviste" (voyez plus haut). En septembre de la même année, une série d'attentats dans les mines de Kemerovo en Sibérie occidentale servit de prétexte à relancer la terreur. Iagoda, accusé de mollesse dans la poursuite des traîtres, fut remplacé à la tête du N.K.V.D. par Nikolai Ivanovitch **Iéjov** (ou Ejov, 1895-vers 1940), une créature de Staline sans attaches avec la vieille garde.

En janvier 1937 s'ouvrit le **deuxième procès de Moscou**. Les dix-sept inculpés étaient accusés d'avoir formé un "centre trotskiste antisoviétique" avec l'aide de l'Allemagne et du Japon, et d'avoir multiplié les sabotages dans le but de détruire l'Union soviétique. Il y eut treize condamnés à mort, dont Piatakov, un adjoint d'Ordjonikidzé; Radek fut condamné à dix ans de prison seulement (il avait abondamment chargé ses coaccusés). Quelques jours après, Ordjonikidzé se suicida ou fut contraint au suicide. Puis Boukharine et Rykov furent arrêtés. En juin la presse annonça que Toukhatchevski, maréchal de l'U.R.S.S., et sept généraux avaient été condamnés à mort à huis clos et exécutés pour complot fasciste. Il y eut un **troisième procès de Moscou** en mars 1938; parmi les vingt et une "vipères droitières et trotskistes" accusées de sabotage, d'espionnage et de complot contre Staline, ainsi que d'avoir assassiné Gorki, on trouvait Boukharine, Rykov et Iagoda, le responsable de la terreur de la fin des années 1920 et du début des années 1930. Il y eut dix-huit condamnations à mort; lors de ce procès, pour la première et dernière fois, l'un des accusés, Krestinski, un ancien ambassadeur en Allemagne, revint sur ses aveux et dénonça les conditions dans lesquels ils lui avaient été arrachés; mais il revint à de meilleurs sentiments au bout de quarante-huit heures de méditation fraternellement assistée.

La "**vieille garde**" bolchevique disparut définitivement, liquidée et deshonorée: ainsi Boukharine avait dû reconnaître avoir été un agent de l'Okhrana et avoir participé à l'attentat de Fanny Kaplan contre Lénine... Il est vrai qu'il y avait si longtemps que cette vieille garde s'était compromise dans les querelles d'appareil, qu'elle avait confessé toutes les erreurs,

toutes les déviations! Seule ou presque Kroupskaïa échappa à la liquidation, à cause de son statut de monument du léninisme.

L'apogée des **purges "ordinaires"** se place en 1937. Le thème du sabotage permettait d'accuser à peu près n'importe qui, vu que l'économie fonctionnait effectivement très mal, et aussi de donner des boucs émissaires en pâture au peuple. Staline multipliait les invectives à l'intention des cadres du Parti, « toujours satisfaits d'eux-mêmes », qu'il opposait aux "simples militants" dont le jugement était juste. On s'attaqua de nouveau aux koulaks (sur leurs lieux de relégation), aux "éléments criminels", aux allogènes¹, aux éléments d'origine sociale ignoble, aux "spécialistes"; il y eut de nouveau des quotas d'arrestations. Selon les estimations les plus hautes, il y aurait eu six millions d'arrestations, trois millions d'exécutions, deux millions de décès dans les camps (certains historiens considèrent ces chiffres comme fortement exagérés; le *Livre noir* donne un million et demi d'arrestations et sept cent mille exécutions pour la période 1937-1938). Sur les Églises, voyez plus haut; sur les milieux culturels, voyez plus bas. Il n'y eut pas de révoltes, en fait le culte de Staline avait des effets paradoxaux: dans les archives de Smolensk, on voit les gens ordinaires faire appel à lui comme dernier rempart contre la terreur généralisée, et dans les camps les prisonniers politiques n'avaient de cesse de lui signaler l'injustice qui les frappait... Le Tsar est toujours vénéré même quand ses ministres sont mauvais!

Les communistes furent particulièrement affectés par les purges: à partir de mars 1937 surtout, des dizaines de milliers de **cadres économiques** du Parti furent destitués et arrêtés; il en résulta un sensible rajeunissement de la moyenne d'âge du P.C.(b.)U.S. Ce fut la grande chance de la nouvelle génération, celle qui était née avec la Révolution et qui occupa le pouvoir à partir des années 1960 (Brejnev en fut un bon exemple). Les **instances locales du Parti** furent profondément purgées, sous l'impulsion d'envoyés du centre (comme Béria et Khrouchtchev que nous retrouverons) qui s'appuyaient sur le N.K.V.D.; la majorité des membres du **Comité central** (quatre-vingt-dix-huit sur cent trente-neuf) et des délégués au XVIIe Congrès disparurent dans les purges. La **bureaucratie** ministérielle paya un lourd tribut au Baal moustachu (au commissariat aux Machines-outils, toute l'administration centrale fut arrêtée, et tous les directeurs d'usine qui en dépendaient sauf deux). La **diplomatie** soviétique fut décapitée. L'**Armée rouge** sortit exsangue des purges: trente mille cadres sur cent quatre-vingt mille furent "purgés" (on en rappela un certain nombre des camps en 1941); surtout, les trois quarts des officiers supérieurs furent purgés, trois maréchaux sur cinq furent exécutés, ainsi que treize commandants d'armée sur quinze, cinquante-sept commandants de corps d'armée sur quatre-vingt, etc. Les purges touchèrent même les **dirigeants de partis communistes étrangers en exil** en U.R.S.S.: ainsi le Hongoris Bela Kun

¹ De nombreux Polonais et Roumains, et des Finnois (ou apparentés) de la région de Léninegrad, furent déportés en 1940 (voyez au chapitre 5). Ces frontaliers étaient ressortissants de nationalités dont les États titulaires étaient fort antisoviétiques.

fut liquidé en 1937, presque tout le Comité central du P.C. polonais, dix personnes sur douze, le fut aussi l'année suivante.

On peut lire en français le captivant témoignage de **Margarete Buber-Neumann** (1901-1989), une Allemande, qui était devenue communiste au début des années 1920 par amour de la justice, par « un profond sentiment de culpabilité sociale » (elle était d'origine bourgeoise) et parce qu'au Parti « le mot NOUS s'écrivait alors en très grandes lettres » et que « soudain tout [lui] paraissait merveilleusement facile à comprendre ». Elle était la compagne d'un des leaders du parti communiste allemand, Heinz Neumann, exilé en U.R.S.S. depuis 1935. Heinz fut arrêté en pleine nuit, en avril 1937, à l'hôtel Lux, siège du Komintern, où logeaient de nombreuses figures du mouvement communiste en exil. Il ne fut pas condamné: il "disparut" de la Loubianka en novembre, pour toujours (on sait aujourd'hui, sa femme l'a toujours ignoré, qu'il a été immédiatement fusillé). Staline n'avait à lui reprocher que d'avoir contesté la politique du pire menée en Allemagne en 1931-1932, lorsque les communistes refusèrent de défendre la république de Weimar contre la montée du nazisme: autrement dit, d'avoir eu raison trop tôt. Dès son arrivée en U.R.S.S. il s'attendait à être arrêté, mais n'avait pu choisir une autre terre d'exil (la Suisse, où il avait été arrêté en 1934, avait failli l'extrader vers l'Allemagne, destin dont l'intervention de l'ambassade soviétique l'avait sauvé).

Après l'arrestation de son compagnon, Margarete fut soumise à toutes les humiliations possibles et perdit tout moyen de subsistance; elle survécut en vendant ses livres. Arrêtée en juin 1938, ce qui lui fut un soulagement, après quelques mois d'interrogatoires à la Loubianka elle fut condamnée, comme "élément socialement dangereux", à huit ans de camp à Karaganda, au Kazakhstan; le camp était grand comme le Danemark avec les lieux de détention annexes, l'ensemble abritait cent soixante-dix mille personnes. En février 1940, dans un geste d'amitié entre alliés en pleine idylle, Staline la livra à Hitler¹; elle se retrouva au *Lager* de Ravensbrück, qu'en bonne Allemande elle trouva au moins « plus propre » et « plus ordonné » que les camps soviétiques. Elle y rencontra Milena Jesenska, la fiancée de Kafka, qui y mourut en 1944 et sur laquelle elle a laissé un témoignage bouleversant; elle y souffrit de l'ostracisme des détenues communistes, pour lesquelles elle était une renégate. Elle parvint à s'évader au moment où les nazis vidèrent les camps au printemps 1945, et à rejoindre les troupes américaines².

¹ Un millier de prisonniers politiques furent ainsi échangés par les Soviétiques, *dont un tiers de juifs*.

² Voyez: Margarete Buber-Neumann, *Milena, Déportée en Sibérie et Déportée à Ravensbrück*, ed. Seuil, 1988; le premier tome des souvenirs de camp est paru en allemand dès 1948. Après la guerre, Margarete Buber-

Après le troisième procès de Moscou, les choses se calmèrent un peu: en décembre 1938, Iéjov fut remplacé à la tête du N.K.V.D. par Lavrenti Pavlovitch **Beria** (1899-1953, un Géorgien), et "disparut" — ce qui signifiait que les mœurs politiques du vérolé moustachu n'avaient point changé, mais que d'autres projets étaient à l'ordre du jour. Staline alla même jusqu'à reconnaître, en 1939, que des « erreurs » avaient été commises; il était désormais totalement assuré du pouvoir et n'avait plus aucun contradicteur.

Dans le même temps, le régime affirmait une nouvelle "légalité socialiste": une nouvelle **constitution** fut adoptée en 1936, « la plus démocratique du monde » selon Staline, un connaisseur. Elle était beaucoup plus longue et détaillée que celle de 1924, en particulier sur le chapitre des droits des individus, garantis « conformément aux intérêts des travailleurs et en vue d'affermir le système socialiste »: le régime se faisait le champion d'une nouvelle conception "prolétarienne" des droits de l'homme. Les élections avaient lieu désormais au suffrage direct et surtout universel: les catégories de citoyens privés de suffrage avaient disparu. Bien entendu, le "élections" n'avait pas non plus le même sens qu'en Occident...

« Il faut que je vous parle du Jour de l'Unanimité, de ce Jour grand entre tous. (...) C'est (...) le jour de l'élection solennelle du Bienfaiteur. Nous remettons au Bienfaiteur les clefs de notre Bonheur.

Il va de soi que cela n'a rien de commun avec les élections désordonnées et inorganisées qui avaient lieu chez les anciens et dont — cela paraît ridicule —, le résultat lui-même était inconnu à l'avance. Que peut-il y avoir de plus insensé que d'organiser un État sur des contingences absolument imprévisibles, à l'aveuglette? Et le plus fort, c'est qu'il ait fallu des siècles pour comprendre ça.

Est-il besoin de dire que rien chez nous n'est laissé au hasard? Rien d'inattendu ne peut *survenir*; nous constituons un seul organisme aux millions de cellules et, pour parler la langue de l'Évangile, nous formons une seule "Église". L'Histoire de l'État Unique ne connaît pas de cas où une seule voix se fût permis de détruire la grandiose unanimité de ce Jour.

On dit que les anciens pratiquaient le vote secret, en se cachant comme des voleurs. Certains de nos historiens affirment même qu'ils arrivaient soigneusement masqués aux urnes. Je m'imagine très bien ce sombre spectacle: la nuit, une place publique, des formes recouvertes de manteaux sombres se glissant le long des murs, la flamme pourpre des flambeaux danse au vent...

Pourquoi tout ce mystère? Nous n'en savons rien aujourd'hui. Il est probable que les élections étaient accompagnées de cérémonies mystiques et peut-être même criminelles¹. Nous n'avons rien à cacher, nous n'avons honte de rien, c'est pourquoi nous fêtons les élections loyalement et en plein jour. Je vois les autres voter pour le Bienfaiteur et ceux-ci me voient également. Pourrait-il en être autrement puisque "tous" et "moi" formons un seul "Nous"? Cette procédure est beaucoup plus ennoblissante et plus sincère que celle en honneur chez les anciens, "secrète" et d'une couardise de bandits. De plus, elle est beaucoup plus conforme à son but, car, en supposant l'impossible, si une dissonance se faisait entendre dans l'homophonie habituelle, nous avons les Gardiens, invisibles parmi nous, qui

Neumann témoigna notamment au procès Kravtcheko (voyez le cours sur la France, au chapitre 15); elle fut traînée dans la boue par les communistes pour avoir osé faire des parallèles entre les deux totalitarismes. Ces attaques expliquent notamment la publication tardive de son témoignage en français.

¹ Référence aux fantasmes romains sur les premiers chrétiens.

peuvent arrêter les numéros tombés dans l'erreur, les préserver des faux pas futurs et sauver ainsi l'État unique ».

(Evguéni Zamiatine, *Nous autres*, 1920).

Il était aussi question d'un "droit socialiste", qui n'était plus le simple masque de la force, comme à l'époque de la guerre civile. Désormais, le régime faisait preuve d'**un juridisme tâtilon** dont l'acharnement à extorquer des aveux, même complètement absurdes, aux accusés des grands procès n'était que le symptôme le plus surréaliste. Ce juridisme, qui ne fit que croître en maniaquerie par la suite, s'oppose au caractère complètement brouillon du gouvernement des nazis, mais (*fragment d'idéologie!*) il ne faut pas oublier que le régime nazi n'a pas eu le temps de s'institutionnaliser: il n'a duré que douze ans, au bout de douze ans de bolchevisme Staline n'était pas encore à l'apogée de son pouvoir et la situation était encore fort instable¹. Dans les années 1930, un phénomène nouveau se produisit, que l'Allemagne nazie n'a pas connu, et que Lénine n'avait pas prévu: après le grand chambardement de 1928-1935, **le système soviétique s'installa dans la durée**, comme un système où les éléments de stabilité l'emportaient de plus en plus nettement sur les éléments de dynamisme révolutionnaire; l'ambition révolutionnaire subsistait mais elle allait se reporter de plus en plus sur les relations internationales; l'U.R.S.S. n'était plus la première base accidentelle de la Révolution universelle imminente, mais une société "qui avait d'ores et déjà créé l'ordre socialiste, phase inférieure du communisme", une société qui devait cohabiter durablement avec d'autres, non socialistes, et consacrer tous ses efforts à les vaincre.

Dans ces conditions, **les théoriciens du régime réhabilitaient l'État** (en s'appuyant sur la théorie léniniste de l'État révolutionnaire de transition, qui doit être fort pour mieux préparer son propre dépérissement au moment du passage au communisme), car « dans le cas particulier et concret de la victoire du socialisme dans un seul pays pris séparément, entouré de pays capitalistes, menacé d'une agression militaire du dehors, ce pays doit avoir un État suffisamment fort pour pouvoir défendre les conquêtes du socialisme contre les attaques extérieures » (selon Staline, en 1939). Autrement dit, la lutte des classes à l'intérieur cédait la place à la lutte de l'État socialiste contre les États capitalistes au niveau mondial, et cela justifiait le renforcement de l'État socialiste. La réhabilitation de l'État s'accompagnait d'une réhabilitation du passé impérial russe (voyez au chapitre 5).

D) Les bouleversements sociaux et culturels.

¹ Le nazisme a connu un phénomène de radicalisation révolutionnaire à partir de 1938; le communisme russe, à partir de 1928. La grosse différence, c'est évidemment qu'en Allemagne le même homme, Hitler, était au pouvoir. Qu'aurait fait Lénine s'il avait vécu après 1924? Voyez les éléments de réflexion à ce propos dans la sous-partie sur la N.E.P. Voyez aussi le cours sur la Chine, au chapitre 2, sur la radicalisation du maoïsme à partir de 1958.

Dans les années 1930, l'U.R.S.S. subit des bouleversements tout aussi profonds que ceux auxquels la guerre et la révolution avaient donné lieu. Même les **paysages** n'étaient plus reconnaissables. Dans les campagnes, peu à peu¹, les anciens **villages** cédaient la place à des centres kolkhoziens dessinés de manière à ressembler le plus possible à des villes, avec de petits immeubles pour les "prolétaires ruraux" (le plus loin possible des lopins kolkhoziens), des hangars pour le matériel agricole et d'énormes bâtisses moches pour accueillir le personnel du M.S.T., les bureaucrates du kolkhoze, le siège de la section locale du Parti, et, dans les bourgs, le palais des mariages, les salles de réunion pour les meetings, les salles de spectacles, le magasin d'État. Les fermes isolées avaient disparu; beaucoup d'églises et de manoirs ruraux avaient été rasés. Le **paysage rural** lui-même avait changé: les petites parcelles de forme allongée, isolées par des haies, avaient cédé la place à d'immenses champs battus par les vents (évidemment, personne n'avait replanté de haies ni d'arbres pour le kolkhoze), ce qui très vite se révéla désastreux d'un point de vue écologique et aussi du point de vue du rendement (les sols lessivés par la pluie et le vent s'épuisaient, et l'on devait utiliser de plus en plus d'engrais; les variations hygrométriques sont beaucoup plus prononcées en l'absence de haies, qui retiennent l'humidité). En beaucoup d'endroits les cultures avaient changé, au détriment des céréales et en faveur des cultures industrielles (par exemple le coton le long des fleuves de l'Asie centrale). Enfin de nombreux fleuves avaient été canalisés ou, comme la Volga, étaient en train de se transformer en des chapelets de lacs de barrages; des forêts avaient été rasées, etc.

Les **villes** aussi s'étaient profondément transformées, en particulier parce que les Soviétiques implantèrent systématiquement des usines gigantesques en plein centre des agglomérations, afin d'afficher dans le paysage urbain le caractère prolétarien du régime — de partout on devait voir des cheminées, flèches des cathédrales du socialisme —, tandis que les centres anciens se dégradaient (ou étaient détruits). Mais ce fut aussi tout simplement parce que les années 1930 furent celles d'une véritable **explosion urbaine**: trente millions de ruraux gagnèrent les villes, la part de la population urbaine passa de 18% en 1926 à 32% en 1939; une croissance très rapide qui, dans un premier temps, ne fit qu'accroître la "ruralité" de la ville russe, déjà notée par les voyageurs du XIXe siècle. De nouveaux quartiers sortirent de terre, avec d'immenses avenues, peu ou pas de places ni d'espaces de sociabilité (de sociabilité indépendante, s'entend — pour toutes les formes de sociabilité encadrées par le Parti il y avait pléthore de locaux, palais du peuple, salles de réunion, stades, etc.), partout des immeubles évidemment (pas aussi laids que ceux qui furent construits dans les années 1950 à 1970; il y a

¹ N.B. important: je place ici la description d'un processus qui fut progressif et, commencé dans les années 1930, se poursuivit durant toute l'après-guerre, jusqu'aux années Brejnev incluses. Il n'a jamais été total, faute de moyens: dans de nombreuses régions de Russie survivent, à côté des centres kolkhoziens néo-urbains, des villages de maisons de bois traditionnelles. La même remarque vaut pour le paragraphe sur les villes.

dans l'architecture stalinienne une certaine recherche de monumentalité et de rythme, un certain souci de l'ensemble, parfois même une certaine inspiration art-nouveau qui en font un style non dépourvu d'intérêt). Avec tout cela, les villes soviétiques apparaissaient aux voyageurs occidentaux non aveuglés comme des espèces de grands faubourgs. Malgré les efforts du régime, la crise du logement était terrible: à Moscou en 1939 chaque personne disposait de quatre mètres carrés en moyenne.

Pour limiter l'afflux incontrôlé en ville de ruraux faméliques, et aussi la mobilité de la main-d'œuvre (qui gênait les planificateurs), en 1932 le régime réintroduisit un **passport intérieur**, la *propiska*: c'était un document qui ressemblait fort à un livret ouvrier, si ce n'était qu'il valait pour toute la population; il comprenait un livret de travail (les emplois occupés antérieurement y étaient mentionnés); il était indispensable pour avoir accès aux soins, aux cartes de rationnement qui permettaient d'acheter des produits dans les magasins d'État (sinon, on était réduit aux marchés kolkhoziens, où les paysans vendaient les produits de leurs lopins: ils étaient mieux achalandés mais bien plus chers); il fallait le présenter aux autorités locales lorsqu'on déménageait, et elles pouvaient refuser, par exemple lorsque l'on n'avait pas trouvé d'emploi sur le nouveau lieu de résidence. On profita de l'opération pour vider les villes des vagabonds par de vastes rafles — ils allèrent grossir les effectifs des camps; par ailleurs, jusqu'en 1936 les *lichentsy* n'y avaient pas droit. Ce système, qui dura jusqu'à la fin de l'U.R.S.S.¹, limitait drastiquement les déplacements entre régions, et l'exode rural: c'était grâce à lui en particulier que la misère ne s'étalait plus en ville, que les "camarades" en visite dans la patrie du socialisme pouvaient s'ébaubir de l'absence de mendiants dans les grandes métropoles soviétiques.

Une **société nouvelle** était née, symbolisée par les fameux "appartements communautaires" où chaque famille disposait d'une pièce et où l'on partageait cuisine et salle d'eau²; tous n'étaient pas taillés dans les grands appartements bourgeois de Leningrad, beaucoup furent construits volontairement ainsi! Accessoirement, cela permettait une surveillance mutuelle des locataires (par ailleurs, dans chaque groupe d'immeubles ou dans chaque rue il y avait une personne chargée d'espionner les faits et gestes des habitants, et qui ne faisait que cela). Un autre objet quotidien typique de ces années: le récepteur de radio où l'on ne trouvait que quatre boutons correspondant aux quatre postes officiels: pas question de divaguer sur d'autres fréquences!³ Cette **société** était **complètement déstructurée**, après

¹ Il est toujours en vigueur pour Moscou et Saint-Petersbourg, où les Russes ne peuvent pas s'installer librement.

² Le plus souvent réduite à une douche et un W.C.: rares étaient les salles d'eau équipées d'un lavabo. On se débarbouillait sur l'évier de la cuisine.

³ Encore à l'été 1999, à l'ineffable hôtel "Aurora" de Riga, la radio dont chaque chambre était pourvue s'allumait *toute seule* à l'heure des informations...

vingt-cinq années de terreur, de bouleversements, d'exodes; il n'y avait plus aucune structure de solidarité, aucun espace de sociabilité autonome, plus de groupes organisés d'aucune sorte: les individus étaient seuls face à l'État, totalement dépendants à son égard, terrorisés et méfiants envers leurs semblables, prêts à toutes les dénonciations, à toutes les compromissions. J'y reviendrai plus longuement au chapitre 4.

Selon une pente commune à tous les totalitarismes, qui ne supportent aucun espace de liberté individuelle, le stalinisme tenta même de s'attaquer à l'institution de la famille¹, en particulier par le biais des **Pionniers** et du **Komsomol**, organisations de bourrage de jeunes crânes (et de travail à titre gratuit) auxquelles il était obligatoire d'inscrire ses enfants². C'est de 1932 que date l'histoire fameuse de **Pavlik** (Paulot) **Morozov**: selon la version officielle à l'époque soviétique, c'était un jeune pionnier de l'Oural, âgé de treize ans, qui avait dénoncé son père pour avoir caché du grain durant la collectivisation. Le père fut fusillé; l'adorable bambin fut massacré par d'autres paysans. La propagande officielle fit de Pavlik Morozov un héros et le présenta en exemple à tous les enfants de l'U.R.S.S.: le message était que le bon Soviétique est membre de la communauté soviétique d'abord, accessoirement de la cellule familiale³. La figure de Staline remplaçait celle du père pour tous les Soviétiques, même si l'expression "père des peuples" n'apparaissait pas encore explicitement dans les années 1930; mais Stakhanov était censé avoir été "inspiré", dans son exploit, par un discours de Staline entendu à la radio, et déjà en 1943, d'après Grossman (dans *Vie et destin*), les toasts portés au portrait moustachu l'étaient "à notre père".

¹ Dans les premières années du régime certains bolcheviks avaient rêvé de son abolition. La femme de Zinoviev, Zlata Lilina, l'une des figures du ministère de la Culture à l'époque de la N.E.P., avait écrit: « l'amour parental n'est-il pas dans une large mesure dommageable aux enfants? (...) La famille est un espace d'individualisme et d'égoïsme et l'enfant élevé par elle est, la plupart du temps, asocial et plein de réflexes égoïstes (...). Élever les enfants n'est pas la tâche des parents, mais celle de la société ». Alexandra Kollontaï, elle, prêchait l'amour libre, avec cet argument que la famille, dans le monde industriel, "avait perdu sa fonction économique". Lénine n'aimait guère ces idées avancées qu'il tenait pour "bourgeoises". Kollontaï aussi voulait que les enfants fussent retirés à leurs parents.

² À neuf ans dans les Pionniers, à quatorze (et en théorie jusqu'à vingt-huit) pour l'"Union communiste léniniste pan-soviétique de la jeunesse", fondée dès octobre 1918. Le Komsomol était organisé comme le Parti, avec des cellules, un Comité central, etc., et même une *Komsomolskaïa Pravda*. Il avait neuf millions de membres en 1939, il en eut jusqu'à quarante millions vers 1980: autant dire que c'est une expérience commune à tous les ex-Soviétiques (et pas entièrement négative pour les plus jeunes, qui n'ont pas connu la mobilisation "sur le front du travail", et se rappellent essentiellement les camps de vacance: en Estonie toute une génération, chante encore à l'occasion, en russe, la larme à l'œil et l'ironie au cœur, les "chansons de pionniers" du temps de Brejnev).

³ L'affaire valut à toute la famille survivante d'être liquidée... La réalité des faits a été remise en question depuis la chute de l'U.R.S.S.: en fait, l'adolescent aurait été victime d'un sordide règlement de comptes familial, peut-être à la suite d'une indiscretion involontaire de sa part, en tout cas dans le cadre général de la situation très tendue liée à la collectivisation en cours, et ce ne fut que par la suite que la propagande du régime aurait décidé de l'exploiter politiquement. Ce qui importe, c'est le mythe, peut-être composite, peut-être apocryphe, mais qui a persisté bien après la mort de Staline, jusqu'à la fin des années 1980: il y avait des statues de Pavlik Morozov un peu partout; les komsomols, qui leur rendaient des hommages solennels, se pénétraient par son exemple des bienfaits de la délation. Eisenstein a même tourné un film à son sujet, *Le pré de Béjine* (1935 — œuvre à demi-montée seulement pour cause de démêlés avec la censure, et perdue pour l'essentiel). Aujourd'hui, en Russie, le nom de Pavlik Morozov est devenu synonyme d'abjection, ce qui est peut-être le plus triste destin que l'on puisse imaginer pour un pauvre petit paysan victime, sans doute innocente, des convulsions d'une époque aujourd'hui dépassée, et certainement pas responsable de l'usage que l'on a fait de son nom après sa mort.

On assista, du fait de la crise du logement mais aussi de la démoralisation générale et de la perte de tous les repères, à **une explosion du nombre de divorces et d'avortements**. L'homme à la moustache finit par se rendre compte des effets désastreux de ces phénomènes, et le régime, dont pourtant les éléments "avancés" avaient eu bien des audaces dans les années 1920 (au point d'apparaître alors comme des références pour les libertaires d'alors en Occident — Alexandra Kollontaï notamment s'était opposée sur ces points au très puritain Lénine), renoua avec un discours moralisateur digne de l'Angleterre victorienne. En 1936 un décret interdit l'intervention volontaire de grossesse, qui avait été autorisée sans restrictions en 1920, et rendit le divorce beaucoup plus difficile, en même temps qu'un certain nombre de mesures étaient prises pour encourager la maternité. Toutes furent évidemment dépourvues d'effets concrets.

Les effectifs de la **classe ouvrière** triplèrent en dix ans: au cours du seul premier plan quinquennal on passa de trois millions sept cent mille à huit millions et demi d'ouvriers (avec leurs familles, de onze à trente-huit millions de personnes)! Ce fut une période de **très grande mobilité sociale**, où toutes les opportunités étaient ouvertes... tout au moins à ceux qui n'avaient pas pris le chemin de la Sibérie contre leur gré, et qui ne furent pas touchés par les purges. Fatalement, **la classe ouvrière se "paysannisa"** encore plus que dans les années 1920, en particulier le niveau d'instruction des ouvriers plongea (les universités ouvrières ne s'adressaient qu'à une élite déjà intégrée au système); du reste avec le machinisme et la taylorisation triomphante on avait de moins en moins besoin de travailleurs qualifiés et compétents. En même temps, de profondes différences séparaient les ouvriers les uns des autres et malgré le discours officiel qui en faisait des privilégiés choyés par le régime, leur sort n'était pas rose: les salaires réels des ouvriers ordinaires baissèrent de 40% en dix ans. Aussi la compétition était féroce pour le tableau d'honneur ou pour le titre d'*oudarnik*, associé, nous l'avons vu, à de nombreux privilèges. Dans cette course aux avantages matériels qu'accordait le fait d'être un "bon communiste", l'on assista à un retour en force spectaculaire du matérialisme le plus sordide, et à la disparition de toute trace d'égalitarisme — sauf dans la propagande, et encore: le régime recommençait, d'une certaine manière, à valoriser la réussite individuelle. Avant Staline la culture officielle exaltait les masses, les citoyens modestes, indifférenciés, qu'unissait le sentiment d'appartenir à une société égalitaire et fraternelle; dans *Cavalerie rouge* par exemple il n'y a pas de personnages principaux ni secondaires, les soldats et les officiers sont traités sur le même plan. Le discours de propagande des années 1930, au contraire, valorisait les "héros positifs" qui se distinguaient de la masse, les ingénieurs "rouges" ou les ouvriers de choc, les aviateurs, les explorateurs, etc... Tous les artisans du projet prométhéen incarné par Staline, tous ceux qui démontraient que la volonté humaine, lorsqu'elle est bien guidée, est toute-puissante.

Tous ces nouveaux prolétaires étaient peu habitués à la discipline de l'usine; comme dans les campagnes, les méthodes militaires d'encadrement, les ordres et contrordres incessants et l'irréalisme du plan n'encourageaient pas à travailler sérieusement — pour obtenir des avantages, toutes les méthodes valaient sauf celle-là. Dès cette époque apparurent les maux classiques de l'industrie soviétique: **absentéisme et "coulage", alcoolisme au travail, casse du matériel, vols; production défectueuse, gaspillage**. Ces "comportements antisociaux" revêtaient parfois l'aspect d'un véritable substitut aux grèves interdites. Aussi, entre deux purges des spécialistes, il y eut des appels à un plus grand respect des cadres, même d'origine bourgeoise (mais à d'autres moments le discours de Staline redevenait archipopuliste, exaltant la pureté idéologique et celle des origines sociales au détriment de la qualification: comprenait qui pouvait). Au total, les purges firent que le régime fut bien forcé de promouvoir des personnes dépourvues de qualification, vu que nombre de spécialistes se livraient aux joies du terrassement en Sibérie. Pour améliorer la productivité, en 1932 le régime généralisa le **salaire aux pièces**, ce qui constituait un retour aux formes les plus archaïques (et les plus dures) de rétribution des ouvriers au XIXe siècle! En décembre 1938, un nouveau **livret de travail**, fourni par l'entreprise et qui accompagnait le travailleur d'entreprise en entreprise, vint s'ajouter à la *propiska*. Il y eut des mesures sévères contre l'absentéisme: ainsi en 1939, les absences et les retards au travail de plus de vingt minutes furent criminalisés.

Les **kolkhoziens**, eux, étaient en permanence dans une situation extrêmement précaire, car ils étaient payés au *prorata* de ce qui restait de la récolte une fois effectués les prélèvements d'État (fort heureusement pour eux, ils avaient aussi les revenus de leurs lopins). Méprisés par le régime, traités comme la classe retardataire dont il fallait faire disparaître la spécificité et la culture, exploités, ils étaient attachés à leur kolkhoze comme le serf au domaine de son seigneur: ils n'avaient carrément pas de passeport intérieur, ce qui les empêchait de quitter leur kolkhoze; ils devaient demander une autorisation pour aller travailler ailleurs qu'au kolkhoze, même en cas de mariage avec un(e) non-kolkhozien(ne); ils étaient astreints à diverses corvées, certaines déguisées en "samedis communistes". Tout ce que j'ai écrit plus haut concernant les "comportements antisociaux" dans les usines valait pour eux aussi. Les sovkhoziens, eux, étaient assimilés à des ouvriers vivant à la campagne et leur sort était un peu meilleur (ils disposaient notamment d'un salaire fixe), bien qu'ils ne fussent pas plus libres.

Cela dit, il ne faut pas exagérer la rigidité du système: comme toute société totalitaire, la société soviétique était mal gérée et il subsistait de nombreuses **zones grises**. Ainsi il y avait tout une population qui vivait dans l'illégalité, composée de personnes qui avaient quitté leur kolkhoze sans autorisation, de jeunes qui ne rentraient pas chez eux après leur service militaire, etc.: c'était un monde de l'ombre où régnait une extrême vulnérabilité et une extrême

violence. Enfin il y avait les **exclus**, les parias: les *lichentsy* (c'est-à-dire les "ci-devants", privés de droits civiques jusqu'en 1936: ils représentaient 3,5% des électeurs à cette date); les enfants d'"ennemis du peuple", abandonnés sous de fausses identités dans des orphelinats où on les traitait pis que des chiens; et surtout les pensionnaires des camps.

Ce fut à cette époque en effet qu'avec la multiplication des grands travaux d'infrastructures les camps des années 1920, essentiellement situés dans le nord de la Russie d'Europe, essaimèrent dans toute l'U.R.S.S., et que l'administration en fut peu à peu rationalisée: ce fut alors qu'apparut ce que Soljenitsyne a appelé plus tard **"l'archipel du Goulag"**. Ces esclaves officiels du régime étaient, selon les estimations traditionnelles, dix millions vers 1940 (en prison, en camp de travail ou en exil forcé), prisonniers de droit commun compris; le *Livre noir* abaisse ces chiffres à environ trois millions et demi de personnes (prisons non comprises), le Goulag proprement dit étant passé de neuf cent cinquante mille détenus en 1930 à deux millions en 1941. Ils formaient l'essentiel de la main-d'œuvre des grands chantiers staliniens, par exemple celui du **canal de la Baltique à la mer Blanche** (construit à partir de 1930, il employait deux cent mille détenus; il fut chanté par Gorki, par Aragon, et par Rodtchenko sous forme de photographies d'une grande modernité formelle), celui de Moscou à la mer Blanche, les grands barrages de la Volga, les nouvelles lignes de chemin de fer (comme le Baïkal-Amour Magistral, le B.A.M., lancé en 1935: il employait deux cent soixante mille détenus en 1939), les routes, les mines (notamment dans la **Kolyma**¹). Des villes entières naquirent en marge des camps et n'étaient que des extensions du Goulag, même si leurs habitants étaient officiellement des "colons de travail", gérés par le Guépéou mais payés; certaines même ont été fondées d'abord comme camps de travail: ainsi en Extrême-Orient Komsomolsk-sur-l'Amour, Magadan, Vorkouta gardent encore aujourd'hui les stigmates de cette naissance ignominieuse. Du reste, la limite entre le Goulag et le reste n'était pas toujours bien marquée: à Karaganda, il n'y avait pas de barbelés, le désert y suffisait... Et puis, s'évader, pour aller où?²

¹ Voyez les *Récits de la Kolyma* de Varlam Chalamov (1907-1982), parus en U.R.S.S. en *samizdat* (voyez au chapitre 4), puis à Londres en 1987.

² Pour plus d'information sur les aspects traités dans ce paragraphe, voyez le chapitre 11 de la partie sur la Russie du *Livre noir du communisme*. L'auteur de cette contribution, Werth, souligne notamment que la rotation des détenus était très rapide dans les camps proprement dits: un quart des prisonniers étaient libérés chaque année — mais c'était souvent pour être placés en résidence forcée dans les environs; cela fit du Goulag une expérience massive, malgré des chiffres absolus relativement peu élevés.

N. B. important: notez bien que les camps soviétiques, à la différence de certains camps nazis, n'étaient pas des camps d'extermination: il n'y a jamais eu de chambres à gaz en U.R.S.S., le stalinisme était un système fondé sur l'esclavage, non sur l'extermination: pour paraphraser une expression de Margarete Buber-Neumann, les détenus soviétiques étaient des esclaves, ceux des camps nazis étaient des sous-hommes, assez peu utilisés pour la production jusqu'à la guerre (voyez le cours sur l'Allemagne, au chapitre 4). *Fragment d'idéologie:* cependant, la différence dans certains cas résidait en bonne partie dans le caractère moins industriel, moins organisé de l'Empire concentrationnaire soviétique: au camp de Karaganda où Margarete Buber-Neumann fut internée, les rations étaient de famine (quoique hiérarchisées selon l'origine sociale et l'appartenance ou non au Parti des déportés!), et surtout elles diminuaient lorsque le détenu n'était plus capable de travailler, ce qui équivalait à une condamnation à mort par la faim. Selon Margarete Buber-Neumann, « il est difficile de décider ce qui est moins humanitaire, de gazer les personnes en cinq minutes ou de les étrangler lentement par la faim dans un délai de trois mois ». Attention quand même: il s'agissait de se débarrasser des faibles, des improductifs,

Les détenus étaient d'anciens koulaks, d'anciens *nepmen*, des ouvriers ou des paysans coupables de "comportements antisociaux", des "spécialistes" victimes des campagnes démagogiques, des communistes qui avaient choisi le mauvais camp ou qui avaient été arrêtés sans raison au hasard des purges, etc. D'après le *Livre noir* il n'y avait qu'un quart à un tiers de condamnés politiques parmi les prisonniers, mais cette distinction est spécieuse: une condamnation pour "sabotage" ou pour "hooliganisme" (le mot *hooligan* veut dire "voyou") était elle aussi de nature partiellement politique. Surtout, il faut souligner qu'**il n'y avait que très peu de vrais opposants au régime**, anciens des cosaques de Makhno ou des armées blanches: les "politiques" étaient pour la plupart des bolcheviks tout à fait intoxiqués de léninisme, persuadés qu'ils avaient été internés par erreur, et que cela s'arrangerait s'ils arrivaient à signaler leur cas au camarade Staline; mais tout aussi persuadés que l'immense majorité de leurs compagnons d'infortune étaient là pour d'excellentes raisons, et que de toute façon on ne critique pas l'œuvre de Lénine et la juste ligne du Parti. Ce n'étaient pas les premiers œufs que l'on cassait pour l'omelette révolutionnaire... Ces mentalités n'aidaient pas les prisonniers à faire front!¹

À l'opposé, il y avait les privilégiés, c'est-à-dire avant tout la **bureaucratie** partisane, syndicale et kolkhozienne (la première recoupait une partie des deux autres), ce que le régime appelait la "nouvelle *intelligentsia* populaire" (et qui était tenue pour la "fraction éclairée" du prolétariat, même si en fait elle ne touchait jamais à une machine ni à une charrue); elle devait représenter une dizaine de millions de personnes. Ces catégories, dont les privilèges n'étaient que secondairement économiques (l'essentiel était leur fonction d'encadrement de la société), étaient en pleine explosion: dans l'industrie par exemple le nombre d'"employés" avait été multiplié par huit; le nombre de "permanents du parti" aussi était en augmentation très rapide. Il ne s'agissait pas encore à proprement parler d'une élite sociale, car elle n'était pas encore stabilisée, et la mobilité y était grande — en direction des organes dirigeants ou du Goulag, selon les circonstances. Dans les années 1930 cette frange de privilégiés, de très fraîche date pour la plupart, et jeunes, de moins en moins instruits aussi, risquait toujours d'être emportée par la prochaine vague de purges, mais elle s'accrochait féroce à ses privilèges. Cependant, comme les hommes et les femmes qui entrèrent dans la bureaucratie dans les années 1930 et eurent la chance d'échapper aux purges y restèrent jusqu'à leur mort ou jusqu'à la fin de l'U.R.S.S., et n'eurent rien de plus pressé que d'y faire entrer leurs enfants, ce qui devint aisé après la mort de Staline et la fin des purges, on peut parler de la **génése d'une**

non pas d'éliminer une population tout entière définie comme telle avant son arrivée au camp! Il y a aussi une différence entre sacrifier des vies humaines par indifférence et par mépris, et la frénésie de meurtres des nazis: la frénésie meurtrière, la négation de l'unité de l'humanité se trouve bien dans les textes de Lénine (voyez au chapitre 2), mais pas (en tout cas pas à l'échelle d'un pays) dans la pratique du stalinisme après la collectivisation.

¹ C'est une autre différence essentielle avec les camps de travail nazis, peuplés (droits communs mis à part) de personnes qui haïssaient le nazisme et qui savaient avoir raison. Les camps soviétiques, eux, étaient peuplés de gens qui savaient que Staline avait raison!

nouvelle élite dirigeante, largement aussi privilégiée et arrogante que celle d'avant 1917, et nettement moins efficace. Dans les dernières années de la décennie la presse commença à publier des listes de promus ou de promouvables à tel ou tel poste bureaucratique; cependant ce ne fut que dans les années 1960 que le mot russe désignant ce type de listes, **nomenklatura**, commença à être employé à l'étranger pour désigner la nouvelle élite dirigeante soviétique.

Au sommet de la hiérarchie sociale, on trouvait le petit groupe des dirigeants; il n'était guère plus stable que les autres et vivait dans la crainte du lendemain: son sort dépendait entièrement du bon vouloir de Staline et des Organes. Il se distinguait par des privilèges particuliers: quartiers réservés dans les villes, magasins spéciaux bien mieux achalandés que les autres, datchas, accès aux stations balnéaires de la mer Noire, domestiques, etc.

Fragment d'idéologie: est-il possible d'évoquer, au milieu de ce tableau de cauchemar, quelques données positives? Il fut une époque où il n'était pas obscène en France de souligner que dans l'U.R.S.S. des années 1930 le **niveau de vie** a nettement progressé. Les conditions de logement s'améliorèrent un peu, notamment à la campagne: toute une série de services urbains se développèrent (les transports en commun gratuits, le chauffage collectif); l'alimentation était devenue décente pour tous, l'on pouvait à peu près se vêtir, le régime avait mis en place un minimum de services de santé (des dispensaires, des hôpitaux), ce qui était toujours mieux que la situation d'avant 1917 où beaucoup de Russes n'avaient pas accès du tout au système de soins; l'alphabétisation faisait des progrès de géant (il n'y avait plus que 20% d'analphabètes en 1939 contre 50% en 1927) et l'éducation de base (lire, écrire, compter) était accessible à tous, et l'éducation supérieure, à beaucoup. Tout cela, il faut le souligner, faute de quoi on ne comprend pas pourquoi (le manque d'information des Soviétiques sur le reste du monde aidant) l'U.R.S.S. a duré soixante-quatorze ans, a survécu à une guerre mondiale, et suscite aujourd'hui quelques nostalgies. Mais si j'ai parlé d'obscénité plus haut, c'est parce que ceux qui faisaient ces remarques en tiraient le plus souvent la conclusion que le système soviétique fonctionnait bien, était fondamentalement bon (malgré des erreurs et des déviations), que les progrès, quelque modestes qu'ils fussent, profitaient à tous et allaient continuer jusqu'à la prospérité générale. Or il faut absolument souligner:

— Que le nombre de vies perdues ou brisées interdit absolument de parler d'un "bilan positif"¹; c'est à peu près aussi dégueulasse qu'il le serait de se féliciter du génocide parce qu'il a conduit à la création d'Israël et au recul de l'antisémitisme. L'amélioration des conditions de vie ne valait que pour les survivants; et il y avait

¹ Expression due à Georges Marchais, dans les années 1970. Voyez aussi la remarque liminaire au chapitre 1.

des millions d'esclaves et de serfs pour qui cette idée d'une vie meilleure n'a jamais eu aucun sens; la croissance économique, donc l'amélioration du niveau de vie, reposait largement sur eux, et tous les Soviétiques étaient des esclaves en puissance.

— Que ces progrès, réels, n'ont jamais amené l'U.R.S.S. au niveau de bien-être que dès cette époque les pays capitalistes assuraient à leur population; et qu'une partie de ces progrès des années 1930 ne représentait que le rattrapage des destructions commises par les bolcheviks entre 1917 et 1935. C'était particulièrement évident dans les campagnes. La Russie en 1914 était un pays où il y avait beaucoup de pauvres et où les inégalités étaient immenses, mais qui progressait très vite; sans la révolution de 1917 et son cortège d'horreurs, il aurait continué à progresser, ce qui rend spécieuses les comparaisons avec l'avant-1917.

— Que très vite, ces progrès touchèrent un plafond: la croissance du niveau de vie par la contrainte a d'étroites limites. Par exemple, jamais la crise du logement n'a été résolue; non plus que les problèmes d'approvisionnement des commerces de détail, etc. Et les déséquilibres induits dès cette époque débouchèrent, à partir de 1976 environ (voyez au chapitre 4), sur une crise économique majeure; ce fut dans les années 1930 également que se mirent en place les conditions de la catastrophe écologique sans précédent que la Russie connaît aujourd'hui.

— Que les gaspillages furent immenses: avec les mêmes richesses économiques et humaines il aurait certainement été possible d'aller bien plus vite et bien plus loin avec un autre système économique (comme en témoigne le relèvement de l'Allemagne et du Japon après-guerre).

— Enfin et surtout, que **la croissance économique et l'amélioration du niveau de vie ne servent à rien, ne représentent rien s'ils ne sont pas au service d'un projet humaniste.** À quoi sert-il d'apprendre à lire si c'est pour être réduit à lire du Lénine? Si vous attrapez un lapin et que vous l'engraissez en cage pour le manger, son "niveau de vie" augmente certes, comme le montre l'évolution de son tour de taille, mais est-ce un progrès? En l'homme, le communisme n'a su développer que les passions les plus basses: la violence, la haine; puis la paresse, l'envie, la jalousie, l'hypocrisie, le conformisme. Peut-être vaut-il mieux souffrir de la faim qu'appartenir à cette humanité-là¹. Lénine et ses successeurs ont créé un

¹ Je suis conscient qu'il s'agit de l'opinion d'un Français bien nourri; mais je l'assume, car après tout le fait d'être bien nourri dans une société qui ne fonctionne pas si mal n'est pas une honte, mais le résultat de choix économiques et politiques raisonnés, qui ont donné de meilleurs résultats que les choix inverses. Et il me semble que bien des pauvres d'Occident et du Tiers-Monde sont d'accord sur ce point (sans même parler de ceux qui ont fait l'expérience du communisme). Évidemment, pour l'admettre, il faut écouter les gens eux-même et non les intellectuels radicaux qui prétendent parler en leur nom: constater par exemple que les prolétaires latino-

monde dont non seulement la liberté mais aussi la beauté, la solidarité et le dynamisme sont absents; la catastrophe sociale et morale qu'ils ont provoqué est encore bien plus grave que les catastrophes économique ou écologique, comme le montre l'état actuel de la Russie. Au passage le communisme a souillé, sans doute irrémédiablement, non seulement l'idéal socialiste, mais, je crois, toutes les idées au nom desquelles il a sinistrement régné: le progrès, l'égalité, la fraternité. Car le plus grave, c'est peut-être qu'il a toujours sévi au nom du progressisme.

Il me reste à évoquer la **culture**, qui subit elle aussi de profondes transformations. Les intellectuels furent mis au pas dès la fin des années 1920, et le foisonnement culturel de cette décennie prit fin en quelques mois. Le **suicide de Maïakovski** en 1930 fut le symbole de cette catastrophe humaine; on peut aussi évoquer la triste fin de Gorki, placé après son retour en U.R.S.S en résidence surveillée et privé de tout contact avec les Soviétiques en même temps qu'il était couvert d'honneurs — on lui imprimait même une fausse *Pravda*¹. Les rares esprits indépendants écrivaient pour leurs tiroirs, sauf très rares exceptions dues au "fait du prince" — je pense ici à Boulgakov: Staline intervint personnellement, en 1932, pour que sa pièce *Les journées des Tourbine*, inspirée de *La garde blanche*, ne fût pas interdite, malgré le point de vue hétérodoxe que le récit adoptait; mais l'écrivain fut harcelé par le N.K.V.D. et ce fut dans la solitude, sans espoir de publication, qu'il rédigea *Le Maître et Marguerite*, jusqu'à sa mort en 1940. Les purges de la fin de la décennie touchèrent aussi les milieux culturels. En linguistique et en biologie, seuls étaient tolérés les partisans des favoris de Staline, respectivement Nikolai Iakovlevitch Marr (1864-1934) et Lyssenko (j'évoquerai le lyssenkisme dans le chapitre 4). Babel fut fusillé en janvier 1940, le poète Ossip Émilievitch Mandelstam, né en 1891, mourut en cours de déportation en décembre 1938; Meyerhold mourut sous la torture en février 1940.

Seuls survécurent (physiquement et intellectuellement) les artistes prolétariens et ceux qui le devinrent par force, condamnés à rédiger des poèmes et des romans à la gloire de Staline. Le style "**réaliste socialiste**" n'avait pas encore été théorisé par Jdanov, mais faisait déjà des ravages en littérature, en peinture et en sculpture: représenter la vie "de manière réaliste à partir des positions du Parti", avec "des héros positifs" et un message idéologique explicite (c'est-à-dire le plus didactique, simpliste et manichéen possible), dans un langage esthétique "accessible au peuple" — c'est-à-dire, concrètement, dans le goût petit-bourgeois de la fin du XIXe siècle, qui était celui des bolcheviks. Un bon exemple en est la célèbre

américains ont toujours voté contre le communisme quand ils l'ont pu, qu'il n'y a pas plus attachées à la liberté d'entreprise que les sociétés du Tiers-Monde... (et qu'on ne me parle pas d'aliénation! Voyez la remarque au chapitre 1).

¹ Il parvint tout de même à intervenir en faveur de certains de ses pairs, notamment Zamiatine qui put ainsi s'exiler en France en 1930.

sculpture pour le pavillon soviétique à l'Exposition universelle de 1937 à Paris, qui représentait un viril ouvrier et une belle kolkhoziennne tendus vers un avenir radieux en brandissant respectivement une faucille et un marteau. La production littéraire était marquée par une avalanche de romans "prolétariens" illustrant la vie de valeureux tchékistes, de kolkhoziennes héroïques ou d'*oudarniki* obsédés par le dépassement de la norme et le démasquement de complots hitléro-trotskistes dans leur fabrique de chaussures de Sibérie centrale.

Il y eut parallèlement un travail de fond sur la **mémoire** de la révolution, et sur l'Histoire en général. Des événements, des périodes entières disparurent des discours et des écrits, sinon des mémoires; des photos furent retouchés, des livres réécrits; les œuvres de Trotski, puis celles de Kamenev et Zinoviev et des autres victimes des purges furent retirées des bibliothèques, ainsi que celles des historiens des années 1920 (j'en parlerai plus en détail au chapitre 5, car cela touchait de près aux représentations des rapports entre les Russes et les autres peuples d'U.R.S.S.). Ce fut le début de l'ère du Grand Mensonge; même la topographie fut bouleversée: les villes, les montagnes, les peuples changeaient de nom. Des fidèles de Staline, comme Béria, rédigeaient des abrégés où le génie moustachu se voyait doté d'un rôle sans rapport avec la réalité dans la préparation et le succès d'Octobre. L'Histoire de la Russie depuis 1917 devenait un combat manichéen du Bien et du Mal, la lutte entre la "juste ligne politique" de Staline, seul continuateur de Lénine, lui-même seul héritier de Marx et d'Engels. et les déviations inspirées par des traîtres.

Il y eut quand même de belles réussites dans cette période, dues pour la plupart à des femmes et des hommes qui s'étaient formés intellectuellement dans les périodes précédentes: notamment le film *Alexandre Nevski* d'Eisenstein, sorti en 1938, dont le lourd message de propagande ne parvient pas à annuler la beauté formelle; et, en musique, les premières œuvres majeures de **Dmitri Chostakovitch** (1906-1975), sans doute le plus grand compositeur russe du XXe siècle¹, tandis que Sergueï Prokofiev (1891-1953) regagnait l'U.R.S.S. en 1932². En littérature émergent un certain nombre de romans-fleuves recréant

¹ Chostakovitch est né à Saint-Pétersbourg. Sa première symphonie date de 1925, elle l'imposa d'emblée comme l'un des artistes majeurs de son époque. De ses premières années datent aussi les opéras *Le nez*, d'après Gogol (joué en 1930) et *Lady Macbeth de Mstensk* (joué en 1934). L'avant-gardisme formel de ces œuvres lui valut en 1936 de vives critiques: cet homme qui demeura toute sa vie un communiste convaincu en revint alors à un style plus proche du classicisme du XIXe siècle, notamment dans ses cinquième à neuvième symphonie (la septième et la huitième furent écrites durant la guerre); ce qui ne l'empêcha pas d'avoir de nouveau des problèmes durant la *jdanovchtchina*, en 1948 (voyez au chapitre 4). Si ses symphonies souffrent quelque peu d'emphase patriotique, voire à l'occasion d'enflure néo-romantique, en revanche son œuvre de musique de chambre est d'une beauté inégalée, notamment ses quinze quatuors (dont treize d'après-guerre).

² Sergueï Prokofiev avait quitté son pays natal en 1918; c'était aux États-Unis et en France qu'il avait écrit l'essentiel de son œuvre de jeunesse, notamment l'opéra *L'amour des trois oranges* en 1921, et les deuxième à quatrième symphonies. Après son retour en U.R.S.S., il donna notamment l'opéra *Lieutenant Kijé* (en 1933), d'après une nouvelle de Tynianov, le conte pour enfants *Pierre et le loup* (en 1936) et la musique du film *Alexandre Nevski* (1938); mais en 1937 une de ses cantates fut refusée, et en 1946 il fut placé en résidence surveillée; pour regagner les faveurs du fatal moustachu, chose faite en 1950, il dut, lui aussi, renoncer aux

l'Histoire d'une famille ou d'une région à travers les temps. Le meilleur et le plus connu est *Le Don paisible*, épopée des cosaques du Don au gré des phases successives de leur prise de conscience révolutionnaire, publié entre 1928 et 1940 par **Mikhaïl Alexandrovitch Cholokhov** (1905-1984). Par les soins du régime qui appréciait ce communiste convaincu aux origines sociales impeccables (il était fils de paysans analphabètes descendants de serfs fugitifs), *Le Don paisible* fut publié à plus de cinq millions d'exemplaires en russe, traduit en plus de cinquante langues, adapté au cinéma, etc. Écrivain choyé par le régime, membre du Soviet suprême à partir de 1937, prix Lénine, prix Staline, Cholokhov était présenté comme un nouveau Gorki ou un nouveau Tolstoï: assez peu regardante sur ses sources, l'*Encyclopædia universalis*, dans son édition de 1968, assurait que « [le] village de Viochenskaïa, [où il s'était retiré], [était] aussi prestigieux pour le Soviétique moyen que le fut Yasnaïa Polnaïa au temps de Tolstoï ». Toute cette propagande finit par intoxiquer l'Académie des Lettres du royaume de Suède, qui lui décerna le prix Nobel de littérature en 1965 — en partie pour se dédouaner auprès de l'opinion "progressiste" de l'affaire Pasternak, que j'évoquerai au chapitre 4. Aujourd'hui, il semble bien que les morceaux les plus réussis du *Don paisible* ne soient pas dûs à la plume de Cholokhov, mais aient été volés dans les affaires d'un officier russe blanc tué durant la révolution...¹ Le reste de la production de Cholokhov est d'ailleurs consternant, notamment le mammothique *Terres défrichées*, "roman de la collectivisation" publié de 1932 à 1959².

« Que faisons-nous d'autre actuellement [que de réaliser] le vieux rêve du Paradis. Rappelez-vous: au Paradis on ne connaît ni le désir, ni la pitié, ni l'amour, les saints sont opérés: on leur a enlevé l'imagination — et c'est uniquement pour cette raison qu'ils connaissent la béatitude. Les anges sont les esclaves de Dieu... »

(Evguëni Zamiatine, *Nous autres*, 1920).

audaces de son style, surtout dans les partitions relevant de la "grande musique". Il mourut le même jour que Staline.

¹ C'est Soljenitsyne qui a "levé ce lièvre" dans les années 1960.

² Ce fut également dans les années 1930 que Vassili Sémionovitch Grossman (1905-1964) commença à publier. C'était alors un écrivain tout à fait dans la ligne du régime; les citations dont j'émaille ce cours appartiennent à une toute autre période de sa vie et de son œuvre.